

Carré des Sciences

1 rue Descartes, 75005 Paris

Entrée au 25 rue de la Montagne Sainte-Geneviève.

(Métro-RER : Maubert-Mutualité, Luxembourg)

-> Plan du site en fin de programme

- > Amphi A : Pavillon Joffre (rez-de-chaussée haut)
- > Amphi B : Pavillon Joffre (rez-de-chaussée haut)
- > Amphi Stourdzé : Pavillon Foch
- > Amphi Poincaré : Pavillon Foch

Université Paris 7-Denis Diderot

2 place Jussieu, 75005 Paris

(Métro : Jussieu)

-> Plan du site en fin de programme

- > Salle RC1 (Pyramide-Scolarité Paris 7 face à la tour 56)
- > Espace Jussieu (entre les tours 34 et 44)
- > Salle RC2 (Pyramide-Scolarité Paris 7 face à la tour 56)
- > Salle RC3 (Pyramide-Scolarité Paris 7 face à la tour 56)
- > Amphithéâtre 44 (tour 44)

Lycée Henri IV

23 rue Clovis, 75005 Paris

- > Salle N34

Centre Louis Gernet, Institut National de l'Histoire

2 rue Vivienne, 75002 Paris

- > Salle Jean-Pierre Mariette

École Nationale Supérieure des Beaux-Arts

14 rue Bonaparte, 75006 Paris

Cinéma Le Méliès

centre commercial de la Croix de Chaveau, 93100 Montreuil

Maison Heinrich Heine, Fondation de l'Allemagne

27 C bd Jourdan, 75014 Paris

- > Grande salle

La Sorbonne

46 rue Saint-Jacques, 75005 Paris

- > Salle des Commissions (2ème étage)

Université de Montréal

H3C 357, Québec (Canada)

- > Salle C-9141

Centre National de la Danse

1 rue Victor Hugo, 93000 Pantin

Agence universitaire de la Francophonie (A.U.F.)

4 place de la Sorbonne, 75005 Paris

> Salle Rez-de-chaussée

CONFÉRENCES	page 3
SÉMINAIRES	page 6
Philosophie/Art et littérature	page 6
Philosophie/Droit et économie	page 20
Philosophie/Philosophie	page 22
Philosophie/Politique	page 27
Philosophie/Psychanalyse	page 32
Philosophie/Sciences	page 36
Philosophie/Sciences sociales	page 40
COLLOQUES	page 43
JOURNÉES D'ÉTUDE	page 48
LES SAMEDIS, débats autour d'un livre	page 51
INDEX DES RESPONSABLES	page 54

CONFÉRENCES

Giorgio AGAMBEN

La profanation

Mar 8 fév (20h-22h)

Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Les juristes romains appelaient « sacrées » ou « religieuses » les choses qui avaient été consacrées aux dieux et à cause de cela retirées de l'usage commun. Mais ce qui avait été ainsi séparé pouvait être rendu au libre usage des hommes par un acte dit de « profanation ».

La conférence fait jouer ces trois concepts — séparation, usage, profanation — pour définir l'espace d'un possible usage politique de la profanation.

Giorgio Agamben, philosophe, professeur à l'Université IUAV de Venise.

Discutants :

Joseph Cohen (philosophe, directeur de programme au CIPh, chercheur affilié au département de Philosophie à l'Université de Strasbourg-Marc Bloch) ; **Martin Rueff** (maître de conférences à l'Université de Paris 7-Denis Diderot et membre du comité de rédaction de la revue *Poésie*)

Manfred MOSER

"L'Europe désemparée" - selon Robert Musil

Mar 22 mars (20h30-22h30)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

La conférence traitera de deux discours sur le pouvoir — celui de Musil et le nôtre — qui, bien que séparés par quatre-vingts ans, se ressemblent. Ces deux discours constatent la contradiction entre culture et économie et recherchent leur synthèse. Dans ses essais des années vingt (*Das hilflose Europa oder die Reise vom Hundersten ins Tausendste*, *Der deutsche Mensch als Symptom*, *Geist und Erfahrung*) Robert Musil oppose à cette double logique (culturelle ou économique) une idée banale : « l'argent est la mesure de toute chose [...] ». Il n'est pourtant rien d'autre qu'un égocentrisme ordonné ». Il précise : « Je doute que l'on puisse améliorer le monde en influant sur son esprit ; les moteurs de ce qui arrive sont d'une nature plus grossière ». Le retour à l'ordre historique, privilégié par les « sciences de l'esprit », est selon lui devenu impossible. Pourtant Musil semble offrir une issue : le « caractère fissuré » (*Vielspältigkeit*) de notre expérience nous oblige à

abandonner l'ordre historique pour nous tourner vers un ordre géopolitique. L'histoire universelle nous a écrasés, « nous sommes tombés sous le rouleau compresseur de l'histoire ». Musil espère que la pensée s'adapte aux circonstances et qu'elle suive les catégories de la technique et de la logistique. Il offre ainsi une perspective qui permette d'en finir avec cette double logique et de briser un cercle d'arguments, d'images et de symboles qui sont toujours les mêmes.

Manfred Moser enseigne la philosophie et la rhétorique à l'Université de Klagenfurt (Autriche).

Discutants :

Marc Crépon (philosophe, directeur de recherches au CNRS-Archives Husserl) ; **Alain David** (philosophe, ancien directeur de programme au CIPh)

Jacques ROUBAUD

Composer, condenser, contraindre

Mar 19 avr (20h-22h)

Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

« je préférerais ceci : pas d'explication

comme biblio seulement ceci

dernier livre paru : *Churchill 40 et autres sonnets de voyage*, Gallimard, 2004.

Jacques Roubaud ».

Discutants :

Bruno Clément (professeur de littérature à l'Université de Paris 8 et président du CIPh) ; **Jean-François Nordmann** (philosophe, directeur de programme au CIPh).

Roland SCHAER

Science, éthique et démocratie

Mar 31 mai (20h-22h)

Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

La crise qui affecte la représentation de la science — ou plutôt qui affecte l'ensemble productif qui va de la recherche scientifique à l'innovation technologique — cette crise oblige à considérer à nouveaux frais les relations entre techno-science, éthique et politique. Deux facteurs viennent converger : d'une part un accroissement de « notre » puissance, qui procède d'une maîtrise, encore partielle, des processus de mutation

qui ont gouverné l'histoire de la matière et celle du vivant ; d'autre part un affaïssement de la confiance accordée par nos sociétés occidentales à la dynamique du « Progrès ».

Sous l'effet de cette double transformation, il devient visible que le travail de production techno-scientifique est traversé de multiples décisions, où se jouent, par exemple, l'orientation de la recherche, la régulation de l'innovation, la « précaution » dans la dissémination des découvertes, etc. De quel(s) type(s) de traitement ces décisions sont-elles justiciables ?

Hans Jonas avait donné à cette question une expression philosophique très construite, en tirant les conséquences d'une extension radicale du champ de la responsabilité humaine, et en appelant à l'élaboration d'une éthique et d'une politique nouvelles.

Qu'en est-il de l'*autonomie* de la science ? Comment penser aujourd'hui la relation classique entre *science* et *opinion* ? Comment articuler un régime de discours orienté vers l'objectivité et la réduction des contradictions, avec un régime de discours faisant droit au pluralisme et à l'expression des intérêts ? Quelle place donner aux procédures démocratiques ?

Roland Schaer. Agrégé de philosophie, ancien élève de l'ENS, il est actuellement Directeur Sciences et Société à la Cité des sciences et de l'industrie (Paris-La Villette). Il est l'initiateur des programmes de cours et conférences proposés sous le titre du Collège de la Cité.

Discutants :

Jean-Marc Lévy-Leblond (physicien et essayiste, professeur émérite de l'Université de Nice, directeur de programme au CIPh) ; **Guillaume Monsaingeon** (philosophe, enseigne en Classes préparatoires, a travaillé au Louvre et dans les musées italiens, prépare un ouvrage sur la pensée scientifique et politique de Vauban).

SÉMINAIRES

Philosophie/Art et littérature

Annie AGOPIAN, Gérard BRAS et Stéphane GOUDET

Les Écrans philosophiques de Montreuil

20h30-23h30

Cinéma Le Méliès, centre commercial de la Croix de Chaveau, 93100 Montreuil.

Mer 16 fév, Mer 16 mars, Mer 30 mars, Mer 20 avr, Mer 25 mai, Mer 15 juin

Cycle organisé en collaboration avec la Maison Populaire de Montreuil et le cinéma Le Méliès

La réflexion sur le cinéma est un aspect important de la philosophie contemporaine. Le Collège international de philosophie a toujours eu comme ambition de permettre les « intersections » entre philosophie et les autres modes de la pensée. Les « Écrans philosophiques », organisés en partenariat avec La Maison Populaire et le cinéma Le Méliès de Montreuil, sont une nouvelle occasion d'un philosophe qui se déploie en un dialogue avec une œuvre d'art déterminée. Une carte blanche est donnée à un directeur de programme qui choisit un film, et propose, après sa projection, la réflexion qu'il lui inspire.

Les séances ont lieu à 20h30 (vérifier dans les programmes de cinéma l'heure précise qui peut varier d'un film à l'autre) et commencent par la projection du film (un droit d'entrée de 3€ euros est perçu) suivie de la conférence (entrée libre et gratuite dans la limite des places disponibles pour cette partie du programme).

Intervenants :

- Mercredi 16 février : Dominique de Courcelles pour *El Mar* de A. Villaronga
- Mercredi 16 mars : Jean-Pierre Zarader pour *La mort en direct* de B. Tavernier
- Mercredi 30 mars : Jean-François Nordmann pour *Adieu* de A. des Pallières
- Mercredi 20 avril : Patricia Janody pour *Ten* de A. Kiarostami
- Mercredi 25 mai : Paola Marrati pour *L'impossible Monsieur Bébé* de H. Hawks
- Mercredi 15 juin : Corinne Enaudeau pour *Mulholland Drive* de D. Lynch

Patrick ALAC et Alexandra RICHTER

La bibliothèque philosophique de Paul Celan

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris
Ven 18 fév : Amphi B, 18h30-20h30
Ven 11 mars : Amphi A, 20h-22h
Ven 18 mars : Amphi B, 19h30-21h30
Ven 25 mars, Ven 1 avr : Amphi B, 18h-20h
Ven 15 avr, Ven 22 avr : Amphi B, 20h-22h
Ven 20 mai : Amphi A, 18h30-20h30

La Bibliothèque philosophique de Paul Celan est un ouvrage de recherche (paru en octobre 2004) qui rassemble toutes les annotations de la main du poète (environ 500 livres philosophiques de sa bibliothèque privée). Le séminaire se consacrera à la présentation de ce travail ainsi qu'à des analyses et interprétations des lectures philosophiques de Paul Celan, tout en investissant des problématiques spécifiques telles le caractère autobiographique de la lecture célianienne, l'importance du geste de la datation ou la nécessité de relire le canon philosophique après la Shoah. L'idée directrice consiste à étudier le rapport pensée-poésie à rebours, c'est-à-dire du point de vue de la poésie, en centrant la réflexion autour des notes et des remarques de Paul Celan dans la marge des textes philosophiques — autour des contre-paroles, des ajouts, rectifications et corrections, et autour de la « réécriture » du texte au moyen de soulignements, signes, marques ou *marginalia*, qui suspendent les « marges » et le « pouvoir de marginalisation », les « limites » et la « domination des limites » prônés par la philosophie.

Celan fut un lecteur vigilant et un observateur critique de la parole philosophique, toujours à l'affût de mots inhabituels et dynamiques, déclencheurs de sa propre écriture. Ses annotations dans les ouvrages des présocratiques, de Platon, Plotin, Montaigne, Pascal, Hegel, Nietzsche, Adorno, Bloch, Heidegger, Scheler et Derrida, pour ne citer que quelques-uns, mettent au jour la farouche indépendance de sa « pensée » qui, tout en révélant les fruits de cet affrontement, ne cherche néanmoins dans la philosophie ni appui conceptuel ni confirmation extérieure.

Le séminaire montrera aussi dans quelle mesure cette « anthologie célianienne de la philosophie » constitue un véritable *corpus* de réflexions contenant des éléments essentiels de la politique, de la poétique, de l'anthropologie et de l'éthique du poète.

Bibliographie :

Paul Celan, *La Bibliothèque philosophique*, catalogue raisonné des annotations établi par Alexandra Richter, Patrik Alac, Bertrand Badiou, préface de Jean-Pierre Lefebvre, Éditions Rue d'Ulm, Paris, 2004.

Antoine Compagnon, *La Seconde main*, Éditions du Seuil, Paris, 1979.

Michel Deguy, *La Raison poétique*, Galilée, Paris, 2000.

Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1972.

Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1967.

Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Éditions du Seuil, Paris, 1975.

Intervenants :

- Vendredi 18 février : Alexandra Richter, Patrick Alac : Introduction : *En marge de la philosophie*
- Vendredi 11 mars : Andrea Lauterwein, Joachim Seng : *Celan liest Adorno* (conférence en allemand)
- Vendredi 18 mars : Michel Deguy
- Vendredi 25 mars : Antoine de Compagnon
- Vendredi 1er avril : Bertrand Badiou, Bernhard Böschstein, Jean-Pierre Lefebvre : *Celan, lecteur des philosophes*
- Vendredi 15 avril : Alain David : *Paul Celan et la phénoménologie*
- Vendredi 22 avril : Ursula Sarrazin, Ralf Zschachlitz : *Sils Maria et Todtnauberg*
- Vendredi 20 mai : séance de clôture

Gabriela BASTERRA

La mort tragique comme évasion

18h-20h

Amphi B, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mer 15 juin, Mer 22 juin

Dans le monde d'aujourd'hui nous avons souvent recours au mode tragique pour arranger l'expérience humaine, afin de sublimer des événements épouvantables. Quand nous justifions une irruption traumatisante (un génocide, une attaque terroriste) en l'attribuant à une source d'action transcendantale, nous effaçons notre participation dans un processus qui entraîne tant de souffrance, ainsi que notre responsabilité pour ses conséquences. Si l'interprétation tragique de l'expérience humaine reste d'actualité (et cela malgré ses conséquences éthiques), c'est parce qu'elle donne forme à notre subjectivité. Dans ce séminaire, nous aurons l'occasion de voir comment nous nous constituons comme sujets modernes par rapport aux nouvelles versions du destin (la nécessité objective, le père, le passé, la Loi), et comment ce « destin » suscite un sentiment de dette, donc de culpabilité, qui définit notre position dans la structure symbolique sociale. Bien que cette représentation tragique puisse paraître contredire la rationalité moderne, elle permet au Soi de protéger sa liberté contre une expérience éthique qui pourrait la mettre en question. En mettant l'accent sur la tragédie classique et moderne, ainsi que sur des théories modernes de la subjectivité, sur la psychanalyse et la philosophie éthique, nous prouverons comment le principe de l'autonomie à la base de la politique libératrice moderne est paradoxalement anti-éthique.

Quoique terrible, la mort tragique n'est pas héroïque ; c'est plutôt une évasion. Une évasion de quoi ? Qu'est-ce qui nous effraye au point que nous préférons devenir victimes tragiques ? Il y a quelque chose d'encore plus épouvantable que la mort tragique, qui consiste à agir au-delà des règles sociales qui rendent nos actions légitimes. Oser décider lequel est notre devoir, lui donner un contenu concret et agir sans aucun appui externe, c'est bien dangereux. Devant cette responsabilité extrême, cette incertitude qui nous annule comme sujets intelligibles, la mort, qui réaffirme l'ordre symbolique, soulage. D'où le paradoxe de notre subjectivité *tragique* que je voudrais explorer : nous nous représentons comme victimes dans le but de préserver notre autonomie.

Gisèle BERKMAN

L'effet-bartleby (III) : représentations du penser, écritures pensantes

18h-20h

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Lun 14 fév, Lun 14 mars, Lun 11 avr, Lun 16 mai : Amphi A

Lun 30 mai : Amphi B

Lun 20 juin : Amphi A

La question « À quoi pense la philosophie quand elle pense (à) la littérature ? » constitue le thème directeur du séminaire que nous menons depuis 2002. Et cette question est aussi à entendre de façon très concrète : que font les philosophes quand, sous couvert de réfléchir au partage des disciplines, ils tracent les frontières, voire les redécoupent ? Comment contruisent-ils des topologies de la modernité qui ouvrent, parfois, sur l'indistinction locale entre « littérature » et « philosophie » ? En 2002-2003, notre exemple directeur a été fourni par la nouvelle fameuse de Melville, « Bartleby the scrivener », et par les commentaires importants qu'en ont fournis Blanchot, Deleuze, Agamben, Derrida. « La » philosophie se concevrait-elle comme ayant à charge de mettre en figures le texte littéraire ? On a nommé « effet-bartleby » cet effet de méta-lecture par lequel, à l'épreuve du texte littéraire, une philosophie donnée effectue un certain partage de la modernité. Ce qui nous a menés, en 2003-2004, à approfondir la notion même de figure. Délaissant l'exemple conducteur de la nouvelle de Melville, nous nous sommes intéressés aux écritures pensantes, joueuses, figurales, celles qui déjouent les clôtures disciplinaires. Les écritures des Lumières nous ont offert un prodigieux laboratoire de formes et d'expériences de langage. Et cette fécondité pensive, pensante des Lumières, entretient un rapport privilégié avec une certaine modernité philosophique.

Pour la troisième année de ce séminaire, il s'agira d'approfondir l'analyse du dialogue entre Lumières et modernité, autour de la notion même d'écriture pensante et de ce tiers-langage qu'elle postule comme son horizon d'attente. C'est que les Lumières françaises, qui seront notre terrain privilégié, offrent une définition féconde, polyphonique aussi, de l'activité même de la pensée. On suivra un double itinéraire : étudier certaines représentations de l'activité de pensée (chez Diderot, Rousseau, Helvétius, Condillac, voire chez certains de leurs prédécesseurs), afin de mieux cerner en retour le travail des Lumières au cœur de toute une modernité philosophique. Ne retrouve-t-on pas un nouvel « effet-bartleby » dans ces « personnages conceptuels » que sont le Condillac, le Rousseau de Derrida, le Diderot de Lacoue-Labarthe, le Rousseau de Deleuze, et d'autres encore ?

Intervenants : Christophe Bident, Bruno Clément, Michel Deguy (sous réserve), Nicole Jacques-Lefèvre (sous réserve), Marie Leca-Tsiomis.

Hélène CIXOUS

Écrire avec une main-d'enfant arrachée à un enfant (III) : La Diversion.

Un général est comme un écrivain...

9h30-15h30

Sam 5 fév : Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sam 5 mars : Grande salle, Maison Heinrich Heine, Fondation de l'Allemagne, 27 C bd Jourdan,
75014 Paris

Sam 19 mars : Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sam 14 mai, Sam 28 mai, Sam 18 juin : Salle des Commissions, La Sorbonne, 46 rue Saint-Jacques,
75005 Paris

Séminaire organisé dans le cadre de la convention avec l'Université de Paris 8/Doctorat d'Études féminines et avec le soutien de la Maison Heinrich Heine.

Un livre n'est pas qu'un geste d'art : c'est une arme ; c'est un méfait ; c'est une course au(x) secret(s). C'est une lutte contre la mémoire, pour le souvenir. Et inversement. On est en lambeaux, on se rapièce. C'est pour ça que j'adore la *Vie de Henry Brulard*. C'est une vie qui est un livre en train de se faire la peau, de se ronger les sangs, d'avoir froid aux pieds, de discuter vivement de mort et de destin dans la cuisine.

Rousseau, Stendhal, Rimbaud, Proust, Derrida, Bernhard... tous des malfaiteurs, les uns d'anciens enfants partis à *la chasse*, l'un aux poires, l'autre aux pommes, un autre aux tourdres, et *tous pris* sur le fait l'un la main sur la grappe, l'autre la dent sur la grosse joue rouge d'une tante à croquer, l'autre lancé sur le vélo volé à l'oncle père, les autres des enfants précipités sur le champ de bataille napoléonien, et qui se demandent si c'est *une vraie guerre*, et qui a écrit cette bataille ? Sur les traces du fugitif nous irons en Autriche, en tant qu'enfant sous les bombardements. Nous descendrons avec Thomas Bernhard de galeries en cavernes, de guerre extérieure en guerre intérieure. Dans une ville en ruine, nous avons marché sur une main-de-poupée. Ce n'était pas une main-de-poupée, découvrons-nous, c'était une *main-d'enfant arrachée à un enfant* (Th. Bernhard, *Die Ursache*). Avec cette main-d'enfant arrachée-rattachée s'écrit le livre originaire.

Le « livre originaire » est « la chose originale », « la signature originale » dont parle le narrateur proustien lorsque « se lève le voile » qui donne à voir l'Enfer de la disparition d'Albertine.

Bibliographie :

Thomas Bernhard : *L'origine, Le souffle, Un enfant, La cave*

Hélène Cixous : *Portrait de Jacques Derrida en jeune saint juif, L'amour du loup*

Jacques Derrida : *Donner la mort, Le Monolinguisme de l'Autre, Fichus, Béliers, Voyous, Le « concept » du 11 septembre*

Kafka : « *Le verdict* », « *La métamorphose* » (et autres textes), « *Le disparu* », « *Lettre au Père* »

Proust : *À la recherche du temps perdu*

J.-J. Rousseau : *Confessions, Les rêveries du promeneur solitaire*

Stendhal : *Vie de Henry Brulard, La Chartreuse de Parme*

Intervenants :

- Samedi 19 mars : Charles Malamoud

- Samedi 14 mai : Ginette Michaud

Bruno CLÉMENT

Vies et doctrines des philosophes

Amphi A, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Ven 11 fév : 19h30-21h30

Ven 11 mars, Ven 18 mars, Ven 1 avr, Ven 8 avr, Ven 15 avr : 18h-20h

Séminaire organisé dans le cadre de la convention avec l'Université de Paris 8.

La vie des philosophes, illustres ou inconnus, vivant ou ne vivant plus, réels ou imaginaires, a depuis toujours été l'objet d'anecdotes, de récits plus ou moins longs et circonstanciés, plus ou moins authentiques — et impliqués, car le genre autobiographique n'est pas dédaigné du philosophe. Le séminaire n'examinera pas seulement par le biais de ces récits, entre eux très différents, le rapport de la pensée avec le narratif ; il se risquera aussi à forger l'hypothèse d'une propension du récit, et spécialement du récit de vie, à la pensée, à la

sagesse — à la vérité, même. Ne pourra guère être éludée, du coup, la vieille question du rapport entre la vie et l'œuvre : or, si l'œuvre en question est philosophique, il faut s'attendre à arpenter des chemins assez peu fréquentés.

La thèse de Sainte-Beuve n'a guère fait d'adeptes parmi les philosophes, peu enclins à rapporter une doctrine vraie à des circonstances, encore moins à une personne particulière. Si celle de Proust, qui la combattit avec tant de détermination, ne lui fut jamais préférée, c'est sans doute qu'un appareil théorique ne s'autoriserait, ne se légitimerait pas plus facilement d'un *moi*, si profond fût-il, que d'une vie contingente. Quel statut dès lors donner à ces récits, dont la tradition, encore si vive, donne tant d'exemples ? « L'exemplarité » fut longtemps la réponse. Mais on voit bien que la circonstance ne cesse d'excéder l'exemple. Que le récit, la contraignant en ses lois nécessaires, entend la hausser jusque dans les parages de la vérité. De ces lois, de cette nécessité, la pensée ne se réclame guère, elle qui pourtant s'y fie, et décidément s'y soumet. Cette nécessité sera l'objet du séminaire. Et son horizon, l'hypothèse d'une identité étrange, à grand-peine et en bien peu de lieux observable, mais que la vie racontée d'un penseur met à chaque fois en œuvre et en question : on l'appellera *identité théorique*.

Bibliographie non contractuelle :

Augustin, *Confessions*

Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*

Gilberte Pascal, *La Vie de M. Pascal*

Adrien Baillet, *La Vie de Monsieur Des-Cartes*

Thomas de Quincey, *Les derniers jours d'Emmanuel Kant*

Paul Valéry, *Fragments d'un Descartes, Retour de Hollande* (in *Variétés II*).

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*

Marguerite Yourcenar, *L'Œuvre au noir ; Un Homme obscur*

Pascal Quignard, *Vie de Lu ; Jérôme Frascator* (in *Petits Traités, I*) ; *Fronton* (in *Rhétorique spéculative*)

Jacques Derrida, *Circonfession*

Umberto Eco, *Le Nom de la rose*

Marcus COELEN

Le désastre psychique

Amphi B, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Ven 22 avr, Ven 13 mai : 18h-20h

Ven 27 mai : 19h30-21h30

Ven 10 juin : 18h-20h

Séminaire organisé en collaboration avec l'Université de Munich.

À partir de la poésie de Guido Cavalcanti (ca. 1250-1300), « ami » de Dante et poète radicalement philosophique dans un contexte saturé de théologie, nous nous proposons d'interroger la notion de *symbolisation*.

La « fortune » de Cavalcanti fut énorme, mais symptomatique. Il faudra s'interroger sur la qualité menaçante de la poésie cavalcantienne pour expliquer le fait que plusieurs générations de commentateurs et de successeurs, en commençant par Dante, ont senti la nécessité soit de la mettre à l'écart (« à l'enfer »

innommé) soit de la lénifier par commentaire ou re-poétisation transfigurants. Cette qualité pouvant être aperçue dans une résistance à l'idéalisation et à la transcendantalisation, et ceci au niveau philosophique aussi bien qu'au niveau poétique, la force propre à Cavalcanti pourrait se trouver dans une certaine absence de symbolisation, dans l'exposition à un « langage brut », dans un matérialisme linguistique qui s'oppose à toute figuration et qui est pourtant, de manière paradoxale, figure figée d'une « expérience sans langage ».

Cette absence de symbolisation invite à une interprétation active la mettant en relation complexe avec les questions que la psychanalyse pose par rapport à l'échec du travail de symbolisation dans la psychose. Il faudra tenter d'élaborer un dispositif conceptuel permettant de penser une certaine « disposition psychotique », une « négativité désintégrant » qui est latente dans la poésie et dans les théories rhétoriques portant sur elle. Cette latence, qui désunifie ce qui se présente à la surface en tant que systématisation tropologique ou poétique, devrait être ouverte à la dimension philosophique d'une pensée du « rapport sans rapport », de la « désintégration des ensembles de relation ». Cette pensée devient de plus en plus explicite à partir de Hegel, mais elle a aussi sa latence dans une préhistoire à laquelle appartiennent les divers matérialismes de la scolastique et de la philosophie pré-moderne et renaissante.

Cet ensemble de problématiques donnera lieu à une constellation d'analyses et d'interprétations où « se mettront en scène » des textes de Cavalcanti, Dante, Ficcin, Pétrarque, Pomponazzi et d'autres.

Dominique de COURCELLES

Expérience philosophique, expérience esthétique

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mer 25 mai : Amphi A, 18h-20h

Ven 3 juin : Amphi B, 18h-22h

Sam 4 juin : Amphi Stourdzé, 14h-18h

Mer 8 juin : Amphi B, 20h-22h

Séminaire organisé en collaboration avec l'UMR 5037 du Centre National de la Recherche Scientifique, l'École Nationale des Chartes, le Collège de France, l'Université de Provence, l'Université Pompeu Fabra de Barcelone et l'Université de Rome.

Dans le monde hispanique, l'acculturation philosophique par la traduction des textes majeurs d'origine grecque et latine ou arabe accompagne la découverte philologique, la découverte de la langue de l'autre et de la langue de soi. L'expérience philosophique croise l'expérience esthétique. Les mots, les motifs et les rythmes sont traduits et métamorphosés. Entre plasticité et conceptualité, les textes en langue vernaculaire de l'Espagne de la première modernité proposent aux lecteurs une évidence, *evidentia*, selon la définition de Quintilien, cet effet de présence associé à la *perspicuitas*, transparence du texte aisément intelligible, où le signifiant, le mot, s'efface devant le signifié, la chose. Ces textes pratiquent une rhétorique de la vision verbale, de l'image verbale ou de la parole imagée, bien propres à susciter la réflexion et l'émotion des lecteurs.

Parallèlement à la littérature, les arts plastiques, dans la péninsule comme en Nouvelle Espagne, expriment les croyances et les gestes, la foi et les extases, l'angoisse et le plaisir, le mouvement de la pensée.

Dans la mesure où 2005 sera l'année de nombreuses célébrations du *Don Quichotte* de Cervantes, dont la Première Partie est parue en 1605, quelques séances du séminaire seront consacrées à cet ouvrage.

1. Espagne, Nouvelle Espagne (25 mai)

2. Don Quichotte de Cervantes (3 juin)
3. Don Quichotte de Cervantes (4 juin)
4. De Raymond Lulle à Borges (8 juin)

Intervenants :

- Mercredi 25 mai : Dominique de Courcelles : *Espagne, Nouvelle Espagne*
- Vendredi 3 juin et samedi 4 juin : Corrado Bologna (Université de Rome), Pedro Cátedra (Université de Salamanque), Francisco Jarauta (Université de Murcia), Victoria Cirlot (Universitat Pompeu Fabra de Barcelone), Jean-Raymond Fanlo (Université de Provence), Carlo Ossola (Collège de France), Dominique de Courcelles, Xavier de Bayser (IDEAM), Augustin Redondo (Université de Paris 3)
- Mercredi 8 juin : Dominique de Courcelles : *De Raymond Lulle à Borges*

Jehanne DAUTREY et Stephen WRIGHT

Atelier : Dispositifs artistiques, dispositifs de pensée

18h-20h

Salle des conférences, École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, 14 rue Bonaparte, 75006 Paris

Jeu 3 mars, Jeu 10 mars, Jeu 17 mars, Jeu 24 mars, Jeu 31 mars, Jeu 7 avr, Jeu 14 avr, Jeu 21 avr

Nous continuerons la réflexion sur les dispositifs en nous penchant cette année sur la question du commentaire telle qu'elle est actuellement posée par les artistes et par les philosophes. Deleuze, dans *Superpositions*, proposait une approche soustractive impliquant un renoncement de la philosophie à son statut de métadiscours surplombant. Dès lors que le commentaire se fait œuvre, y a-t-il un dispositif propre à ces œuvres-commentaires et quelles en sont les différentes opérations ? Que peut en tirer la philosophie pour sa propre pratique ? Nous reviendrons sur le travail de pensée-montage de J.-L. Godard dans ses histoires du cinéma pour le rapprocher du travail que font certains cinéastes sur la danse pour faire surgir une autre vision sur le geste dansé : Kaplan filmant Cunningham. Mais nous verrons aussi comment cette pratique peut passer par les opérations inverses, non plus de coupure et de réenchaînement mais au contraire de greffe d'un continuum (P. Huyghe, G. Aillaud) ou bien de démultiplication : J.-C. Gallota (une même chorégraphie interprétée par différentes générations de danseurs, créant ainsi une distorsion visuelle), ou bien le travail de « réflexion » fait par François Bon et Yann Toma sur le travail ouvrier, réflexion au sens propre où il s'agit de se glisser dans le rapport spéculaire des ouvriers à la mémoire et à la trace du travail. Enfin nous interrogerons sur la manière dont la philosophie s'inspire de ces déplacements artistiques : Didi-Huberman passant dans sa propre pratique philosophique par un rapport à la méthode de juxtaposition de Warburg ou de Godard, Laurence Louppe ou Jean-Luc Nancy donnant des conférences dansées. Assiste-t-on pour autant à la remise en cause de la division du travail créatif et intellectuel ? On s'arrêtera sur l'« *artwriting* » : sur Rasheed Aareen, artiste conceptuel pakistanais minimaliste, fondateur et rédacteur en chef de la revue *Third Text* et sur les artistes qui s'investissent dans des champs d'activités non référencés par l'art. Quel est le caractère artistique de telles pratiques et quel rapport avec les nouvelles conditions de subjectivité du capitalisme cognitif (Ève Chiapello) ? Peut-on poursuivre la méthode soustractive, en soustrayant le spectateur à notre compréhension des pratiques contemporaines, en pensant *in vivo* les dispositifs propres à l'art mais non référencés comme artistiques ?

Intervenants :

Rasheed Ayreen (rédacteur en chef de *Third Text*), François Bon (écrivain) (sous réserve), Véronique Fabbri (CIPh) (sous réserve), Sylvie Fortin (spécialiste de l'art contemporain, rédactrice en chef de la revue *Art Papers*), Michel Laserre (artiste), Yann Toma (artiste), Natacha Smolianskaia (peintre et philosophe, Université Lomonossov, Moscou), Paula Yacoub (artiste).

Thomas DOMMANGE

Le spectacle, lieu d'institution des corps

Amphi A, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Ven 18 fév : 18h30-20h30

Ven 25 mars, Ven 22 avr, Ven 13 mai : 18h-20h

Ven 10 juin : 18h30-20h30

Ven 1 juil : 18h-20h

À partir de l'omniprésence historique des formes spectaculaires et de la multiplicité de ses pratiques, on voudrait au cours de ces années donner à la notion de spectacle une définition propre et une légitimité métaphysique. Après avoir montré dans notre première séance quels enjeux contient la recherche d'une définition du spectacle, on voudrait commencer cette année par distinguer le spectacle de toute activité de représentation et par montrer que tandis que celle-ci demeure subordonnée aux paradoxes de la *mimèsis* et à l'exposition d'un drame, celui-là ne convoque le drame qu'en vue d'instituer des corps. Les Mystères du Moyen Age, les opéras baroques, les pièces à machines nous montreront ainsi que le spectacle n'a pas pour fonction première d'imiter des actions mais de façonner des corps. C'est à partir d'un tel constat qu'on verra se déployer un ordre du spectacle dans lequel la logique des machines se substitue à celle du drame. Quelle est alors la place du drame dans le spectacle, c'est-à-dire dans un procès de constitution de corps ? Quels sont ces corps façonnés sur la scène du spectacle ? Et surtout : quelle vision philosophique du monde est engagée dans l'exhibition spectaculaire des corps ? Voilà autant de questions que nous voudrions poser. Or la visée métaphysique du spectacle ne se découvrira qu'en montrant qu'il trouve son paradigme dans l'*actio* liturgique. C'est-à-dire en montrant à quel point le corps du prêtre ou le corps eucharistique répondent, de manière différente, à la définition du corps spectaculaire. Adossé à un projet théologique, le spectacle laissera alors paraître sa vérité métaphysique : produire, à travers la diversité des figures qu'il façonne, des corps ontologiquement distincts de ceux que nous possédons. Ou encore : accomplir dans l'immanence du monde cette transfiguration ou cette résurrection des corps que le christianisme pouvait seulement annoncer pour la fin des temps.

Pierre DROGI

Pouvoirs de la fiction ?

Sur le sens de la relation littéraire

18h30-20h30

Jeu 17 mars : Amphi Stourdézé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

En principe, la fiction ne devrait jamais pouvoir être prise pour autre chose que ce qu'elle « est » : un presque rien de mots faisant image, « *quasi sit nihil* », selon les termes de Geoffroy de Vinsauf, à la fin du XIII^e siècle. Or il est possible de rencontrer « en littérature » deux sortes de fictions.

La première, la plus ancienne à vrai dire, celle qu'on aimerait qualifier de « véritable », tient à la fois et en même temps sous l'attention du lecteur *ce* qui est dit et *le fait que* l'on est en train de le dire. Elle tend à éviter prudemment, par la barrière du « comme si », toute coalescence et toute réduction éventuelle du dire au dit, du mot à la représentation (ou à l'image), toute adhésion aussi du lecteur au pouvoir suggestif de l'auteur. Elle creuse au contraire ces écarts et les exhibe.

La seconde (dénoncée dans ses effets par Flaubert dans *Madame Bovary* ou par Cervantès dans le *Quichotte*) cherche à l'inverse à se donner pour autre chose que ce qu'elle « est », vise à un « effet de réalité », dissimule ou oublie (feint d'oublier) que les images qu'elle nous offre sont portées par des mots et référables seulement à un acte de parole qui, au sens strict, du point de vue de « l'existence », contrairement à ce que prétend, par exemple, la magie, ne performe rien d'autre que lui-même. Elle tend donc à se dissimuler comme fiction, dans l'espoir, peut-être, que le lecteur se laissera prendre à ses pièges, soumettre à sa volonté hypnotique de lecture univoque.

C'est à la première que nous voudrions nous attacher : celle qui s'affranchit des représentations qu'elle propose en les donnant à voir comme fictions, celle qui les dérobe, du coup, à toute positivité, à toute stabilité, à toute volonté de contraindre, qui renonce à tout pouvoir sur elle-même comme sur le lecteur parce qu'elle cherche à révéler avant tout, derrière les figurines qu'éventuellement elle agite (personnages, événements, décors...) la relation paradoxale et essentielle qui lie un auteur à son lecteur.

Les séances du second semestre reprendront à nouveaux frais l'interrogation sur la question de l'identité, de l'altération et de l'altérité au sein de la fiction (en particulier à partir d'énoncés du type « c'est ce que c'est » ou « ce n'est pas ce que c'est » ou « c'est ce que ce n'est pas » ou encore « je ne suis pas ce que je suis ») et s'intéresseront aux différentes façons dont la fiction échappe à la tautologie. La première séance (« Lieu, geste, parole ») sera consacrée à la projection et au commentaire avec ses auteurs d'extraits d'un spectacle dansé-parlé, *Talitha koum* créé en août 2004 dans le cadre de la Chartreuse de Villeuneuve-lès-Avignon.

Intervenants :

- Jeudi 17 mars : « Lieu, geste, parole » avec la participation d'Olivier Apert et de Sylvain Groud ; projection et commentaire d'un spectacle dansé-parlé présenté par leurs auteurs.

Véronique FABBRI

Danse et divertissement. Théorie critique de la distraction

Jeu 3 fév, Jeu 10 fév : Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris, 18h30-20h30

Jeu 17 fév : Centre National de la Danse, 1 rue Victor Hugo, 93000 Pantin., 18h30-20h30

Jeu 10 mars : Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris, 18h30-20h30

Jeu 17 mars : Centre National de la Danse, 1 rue Victor Hugo, 93000 Pantin., 18h30-20h30

Jeu 24 mars, Jeu 31 mars : Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris, 18h30-20h30

Jeu 19 mai : Centre National de la Danse, 1 rue Victor Hugo, 93000 Pantin., 18h30-20h30
Jeu 26 mai : Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris, 18h30-20h30
Jeu 2 juin : Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris, 19h30-21h30

Le fait que la danse ait été longtemps négligée par les philosophes, sans doute pour sa relation au corps et à la sensualité, au divertissement, peut expliquer que la danse moderne inversement se construise en partie dans la perspective de se hausser au statut d'art, digne du même travail de réflexion et d'analyse que les autres arts. En cherchant à en faire une expérience susceptible d'intéresser les philosophes, nous avons été conduits à accompagner ce mouvement.

Il reste que la danse telle qu'elle est pratiquée massivement aujourd'hui conserve un statut de divertissement ; ce caractère de divertissement lui est essentiel, il en est même la justification dans l'opéra baroque, ou dans le théâtre classique. Partant de là, il semble que la danse introduise dans l'art lui-même un élément hétérogène à ce qui constitue le principe de l'esthétique classique, fondée sur l'idée d'un plaisir pur, lié à la contemplation et à la réflexion.

L'École de Francfort, Benjamin, ont placé au cœur de leur réflexion sur l'art la question de la distraction : s'agit-il d'une modalité de l'attention et du plaisir qui transforme l'art, ou bien d'une conséquence de l'émergence d'une industrie de la culture ? Le divertissement est-il bon pour les badauds, les gens dépourvus de goût, comme le suggère Kant, ou bien peut-il avoir un caractère subversif, et créatif ? Benjamin et Adorno s'opposent sur la question du sens du rire provoqué par les films de Chaplin, sur la valeur critique du cinéma comme art de masse, sur la musique de film, sur le sens du travail de Brecht. La critique du jazz par Adorno participe de ce débat. C'est encore présupposer que le divertissement ne peut avoir de valeur que s'il recèle un élément critique et réflexif.

On cherchera dans le séminaire proposé à analyser le caractère critique et subversif de la distraction, à l'égard du politique et de l'esthétique, plus généralement de l'idée même de culture. Mais on s'interrogera aussi sur les différentes modalités du plaisir propre au divertissement : ce que c'est que rire, et ce que sont le comique, le burlesque, l'humour, l'ironie... ce qu'apporte la danse à l'analyse de ces catégories dans la mesure où elles sont indissociables d'attitudes gestuelles et corporelles.

Mime, cabaret, bals, et toutes les formes de danses populaires qui s'y sont substituées, mais aussi les spectacles télévisuels, constitueront la matière de cette interrogation.

Intervenants :

- Jeudi 3 février : Véronique Fabbri : *Masque et anti-masque : démasquer le politique*
- Jeudi 10 février : Catherine Kintzler : *Les fonctions de la danse dans l'opéra merveilleux français (XVIIe-XVIIIe siècle)*
- Jeudi 17 février : Florence Dupont : *La danse dans la Rome antique*
- Jeudi 10 mars : Frédéric de Buzon : *Rythme, mesure et danse : aspects de la théorie musicale*
- Jeudi 17 mars : Benito Pelegrin : *Divertissement, avertissement*
- Jeudi 24 mars : Béatrice Massin : *Divertissement, digression ?*
- Jeudi 31 mars : Pascal Michon : (titre à préciser)
- Jeudi 19 mai : Jérôme Bel : Spectacle suivi d'une discussion, *The Show Must Go On 2*
- Jeudi 26 mai : Frédéric Pouillaude : *Divertissement et interruption*
- Jeudi 2 juin : Claude Rabant : *Fête ou extase ?*

Georges-Arthur GOLDSCHMIDT et Patrice LORAUX

Traduire l'allemand philosophique de Martin Heidegger

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Jeu 7 avr, Jeu 21 avr : 19h30-21h30

Jeu 19 mai, Jeu 9 juin : 18h30-20h30

Il s'agit de savoir ce que fait apparaître la traduction d'un texte philosophique, comment se transmet-il de l'identique sous les apparences à ce point différentes des langues ? Que se passe-t-il lorsqu'on traduit un texte philosophique qui recourt à ce qui dans la langue allemande est le plus propre, le plus particulier, où on reconnaît le plus le philosophique et où il est le moins transmissible ? Mais qu'en est-il lorsque le philosophique malgré sa puissance et sa netteté ne passe pas d'une langue à l'autre comme c'est souvent le cas pour nombre de textes philosophiques du XXe siècle. Comment peut-on transmettre le philosophique lorsqu'il y a basculement sur un vide de langage ? Est-ce alors l'expression du philosophique ou la langue qui est défaillante au point de sombrer dans la LTI (la langue du IIIe Reich) ?

Ainsi se posera aussi la question de savoir si la traduction n'est pas par essence un acte linguistique à l'intérieur duquel le philosophique se manifeste sans qu'il reste forcément de traces perceptibles de cet acte autres que la traduction elle-même. Le problème sera posé à travers des essais de traduction orale de quelques passages entre autres de *Sein und Zeit* de Heidegger pour tenter d'en repérer les modalités et les éléments difficilement transmissibles.

Evelyne GROSSMAN

Vérités de la littérature (la vérité est-elle une question littéraire ?)

16h-18h

Espace Jussieu, Université Paris 7-Denis Diderot, 2 place Jussieu, 75005 Paris

Lun 14 fév, Lun 21 fév, Lun 28 fév, Lun 7 mars, Lun 14 mars, Lun 21 mars, Lun 4 avr, Lun 11 avr,

Lun 18 avr, Lun 9 mai

On examinera l'invention d'autres usages de la vérité : non plus la vérité comme concept, l'image dogmatique d'un vrai conçu comme universel abstrait, mais la vérité comme expérience d'écriture ouvrant la voie à ce que Deleuze appelait de « nouvelles possibilités de vie ». Chez Blanchot par exemple, la complicité secrète de la *folie* et de la *loi* (la loi qui dicte l'identité juridique des sujets, qui dit leur stabilité énonciative) peut bouleverser l'ordre des lettres, mettre les mots en mouvement, faire bouger l'écriture. Ainsi dans « La *FOLIE* du jour », la *FOLIE* circonscrit la *LOI* et oblige celui qui veut vraiment lire à délier les mots, à mettre en jeu une infinie passion du déplacement des sens et de l'interprétation.

Dans la première page de *L'Arrêt de mort* (1948), Blanchot écrit : « Si j'ai écrit des romans, les romans sont nés au moment où les mots ont commencé de reculer devant la vérité. Je n'ai pas peur de la vérité. Je ne crains pas de livrer un secret. Mais les mots, jusqu'à maintenant, ont été plus faibles et plus rusés que je n'aurais voulu. Cette ruse, je le sais, est un avertissement. Il serait plus noble de laisser la vérité en paix. Il serait extrêmement utile à la vérité de ne pas se découvrir ».

On fera l'hypothèse que la littérature (la vraie ?) affronte ce risque. Ainsi pour Artaud l'écrivain aliéné est-il celui qui émet « d'insupportables vérités » ; celle-ci, par exemple, dans *Suppôts et Suppliciations* : « dieu de son vrai nom s'appelle Artaud ».

Lire selon la vérité n'est plus alors élaborer un savoir sur le texte mais traverser des expériences : celles, par exemple, d'effondrements du sens, de perte des repères (rien à voir avec ce qu'une certaine psychanalyse simpliste fige sous le nom de dépression, de psychose mélancolique) mais aussi de jouissance — expériences indissociablement corporelles et psychiques, expériences analytiques (délié et relier) du sens et de l'interprétation, expériences de vie.

Bibliographie :

Antonin Artaud, *Suppôts et Supplications* (Quarto-Gallimard ou Œuvres complètes, Gallimard, tomes XIV* et **).

Maurice Blanchot, *L'Arrêt de mort*, Gallimard, 1948, rééd. L'Imaginaire/Gallimard.

Gilles Deleuze, *Le Pli (Leibniz et le baroque)*, Minuit, 1988.

Jacques Derrida, « Le Facteur de la vérité », in *La Carte postale*, Flammarion (1999) ; *Parages*, nouv. éd. augmentée, Galilée, 2003.

Paola MARRATI

L'événement et l'ordinaire : sur la philosophie de Gilles Deleuze et Stanley Cavell

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mar 31 mai : Amphi B, 20h-22h

Mar 7 juin : Amphi B, 18h-20h

Mar 14 juin : Amphi A, 18h-20h

Mar 21 juin : Amphi B, 18h-20h

Les rencontres philosophiques se font parfois sur des terrains inattendus. Rien à première vue ne semble rapprocher la pensée de Deleuze de celle de Cavell : ni les concepts mis en jeu, ni les traditions philosophiques dont ils se réclament. La place centrale que tous deux accordent au cinéma dans leur œuvre respective ne constituerait pas en soi un lieu de partage philosophique, si ce n'était que, à travers le cinéma, Deleuze et Cavell posent une même question. Le cinéma devient un objet nécessaire de la pensée parce qu'il soulève ce qui, pour Deleuze et Cavell, est la forme moderne de la question du rapport au monde. Rapport qui n'est pas de l'ordre de la représentation (le cinéma, selon Deleuze et Cavell, ne représente absolument rien), mais de la croyance. À travers le cinéma, ses différents genres, ses mutations, son histoire, ce qui est interrogé ce sont les liens des humains au monde, les formes de vie. Dès lors que tout horizon de transcendance semble avoir disparu, que le monde se donne comme l'unique plan de nos vies, comment articuler la critique du présent à la croyance en ce monde même ? La recherche de l'ordinaire chez Cavell et le concept d'événement chez Deleuze sont deux manières différentes, mais pas sans rapport, de répondre à la question d'une croyance immanente au monde et à la vie. Ce séminaire se propose d'analyser la proximité et les points de divergences entre ces deux philosophies.

Jean-François NORDMANN

Atelier : Exploration des affectants esthétiques : parcours d'œuvres

18h30-20h30

Salle N34, Lycée Henri IV, 23 rue Clovis, 75005 Paris

Mer 23 mars, Mer 13 avr, Mer 25 mai, Mer 15 juin

Articulé au séminaire qui précède, mais ayant son autonomie et sa cohérence spécifiques, cet atelier se conçoit comme un chantier ouvert où l'on repart des œuvres d'art et plus précisément des expériences affectantes des œuvres d'art pour se donner l'espace — et le temps — de (re)travailler ensemble à leur description ou explicitation expressive-affectante ainsi qu'à leur comparaison et leur différenciation mutuelles ; avec l'idée, à l'horizon, qu'on suscite aussi par là des occasions de rencontrer, d'élaborer et d'expérimenter de nouvelles distinctions voire le cas échéant de nouveaux concepts et de mettre ou remettre en mouvement l'ensemble des thématisations et des problématiques de l'affectivité esthétique sur lesquelles on s'est appuyé jusqu'ici.

En liaison avec la progression du séminaire, les deux premières séances seront consacrées à de larges parcours transversaux dans les domaines de l'art « brut », de la peinture et de la musique (choisis ici comme exemples particuliers), destinés à sonder particulièrement la multiplicité et l'hétérogénéité de nos affects esthétiques ; les deux autres séances donneront lieu à des parcours d'œuvres et de pratiques qui en appellent spécifiquement — et diversement — aux expériences affectantes d'atmosphères, de tonalités et de physiologies expressives.

- Mercredi 23 mars : *Parcours transversaux dans l'art « brut » et dans la peinture*
- Mercredi 13 avril : *Parcours transversaux dans la musique*
- Mercredi 25 mai : *Sur les arts créateurs d'ambiances (visuelles, sonores, musicales, olfactives...)*
- Mercredi 15 juin : *Parcours dans les mouvements expressionnistes en arts plastiques*

Jean-François NORDMANN

L'affectivité entre phénoménologie et philosophie des jeux de langage :

le cas particulier des affects esthétiques (II)

18h30-20h30

Salle N34, Lycée Henri IV, 23 rue Clovis, 75005 Paris

Mer 9 mars, Mer 16 mars, Mer 6 avr, Mer 20 avr, Mer 18 mai, Mer 8 juin

Dans une perspective croisée articulant phénoménologie des vécus et grammaire des jeux de langage, nous nous proposons de réinterroger l'ensemble du champ de l'affectivité et des dimensions affectives de l'expérience et d'engager plus particulièrement, à l'intérieur de ce champ, un nouvel essai d'analyse et de compréhension différentielles des affects qui sont mis en jeu dans nos expériences des œuvres d'art, ce travail devant à terme nous acheminer à la proposition d'une nouvelle typologie des expériences — et des formes — artistiques ainsi qu'à une foncière mise en question de l'état de nos concepts et catégories esthétiques.

De fait, et en rupture avec l'image profondément ancrée d'une affectivité qui serait unifiée ou unifiable, tout entière dérivable des expériences supposées primitives du plaisir et de la douleur physiques et ultimement interprétable en termes vitaux ou adaptatifs, nous en viendrons à reconnaître, dans les divers champs d'expériences et dans ce champ des expériences esthétiques en particulier, une grande multiplicité et hétérogénéité des variétés — et des types mêmes — d'affects qui y opèrent et des variétés — et types mêmes — d'événements, implications par rapport à des choses qui comptent, ouvertures de mondes et « formes de vie » qu'ils se trouvent corrélativement constituer pour l'affecté.

Dans ce second temps du séminaire, nous consacrerons les trois premières séances à réélaborer et à appliquer particulièrement au champ esthétique quelques concepts et distinctions fondamentales soutenant l'ensemble de notre travail : concept d'expérience, distinction expérience affective / expérience objective, différenciation de dimensions de l'expérience (intensité, polarité, activité / passivité, intériorité / profondeur...), premiers éléments de typologie (affects d'interaction / expérience du sentir / affects actifs...). Puis, nous appuyant sur un corpus mobilisant philosophie, théorie et critique d'art, écrits d'artistes et références à des œuvres d'art, nous entreprendrons un réexamen et une discussion critique des contributions de la phénoménologie (en ses différents courants : phénoménologie transcendantale, existentielle, psychiatrie phénoménologique...) à l'analyse des expériences et des affects esthétiques. Nous insisterons sur les remarquables percées qui s'y accomplissent par rapport à la psychologie et à l'esthétique philosophique traditionnelle (notamment avec le dégagement du champ des expériences de tonalités et d'atmosphères), mais aussi sur la reconduction qui s'y fait de considérables limitations et angles morts théoriques liés entre autres à une compréhension fondamentale de l'expérience en termes de présentation et de donation.

Bernard PIETTRE

Philosophie, mathématiques et musique de Platon à nos jours (IV)

Amphi B, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mer 9 fév, Mer 9 mars : 20h-22h

Mer 30 mars : 20h30-22h30

Mer 13 avr : 20h-22h

Mer 11 mai : 20h30-22h30

Mer 25 mai : 20h-22h

Dans notre réflexion sur les rapports entre philosophie, mathématiques et musique de Platon à nos jours, nous aimerions pour l'année 2004-2005, dégager une problématique, moins liée à l'histoire des rapports entre philosophie et musique, de l'Antiquité aux temps modernes — sur laquelle se sont concentrés les séminaires précédents —, mais plus ouverte à une question philosophique essentielle : le rapport entre la musique et la vérité.

Cette question est évidemment posée par Platon : puisque l'activité musicale au sens large — l'activité poético-musicale — est interdite de cité, en raison de son caractère « mimétique » qui nous éloigne de la vérité plus encore que nous éloigne notre attachement ordinaire à nos opinions. Or si vérité il y a en musique, c'est celle de la structure mathématique du rythme et de l'harmonie qu'elle porte et qui « imite » l'ordre mathématique du monde. Nous avons vu qu'une conception néoplatonicienne des arts, et parmi eux de la musique, s'est imposée à la fin du Moyen Age et à la Renaissance : ceux-ci sont susceptibles d'imiter, non la

nature comme telle, mais la nature en tant qu'elle est une création de Dieu, de donner « l'image » de l'intelligence divine dont toute la nature procède.

Nous voudrions montrer la continuité qui existe entre le néoplatonisme et la conception hégélienne de l'art, et en particulier sa conception de l'art romantique et du privilège qu'il accorde à la musique en tant qu'expression de l'intériorité. Il nous semble que Schopenhauer, voire Nietzsche, ne se sont pas détachés d'une conception idéaliste de l'art, comme si la musique disait la vérité du monde, du monde comme « volonté »... Mieux, Adorno, dans sa philosophie de la nouvelle musique se situe explicitement dans le sillage de l'esthétique de Hegel et fait sienne cette maxime de Schoenberg « la musique a le devoir non pas d'orner mais d'être vraie ».

Et si la musique n'avait en effet rien à voir avec la vérité ? Ne faudrait-il pas poursuivre une nouvelle réflexion (inaugurée entre autres par Wittgenstein, par Goodman...) à la fois de nature épistémologique et de nature esthétique, sémiotique, pour différencier radicalement la notion de sens — de sens d'un motif, d'un thème, d'une phrase, d'une pièce musical (e) — de celle de vérité ?

Intervenant :

- Mercredi 11 mai : Dominique Catteau (I.U.F.M. d'Arras)

Patrick VAUDAY

L'(a)politique de l'espace pictural (II).

Optique politique, optique picturale

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mer 11 mai : Amphi B, 18h30-20h30

Mer 18 mai : Amphi A, 18h-20h

Mer 25 mai : Amphi Stourdzé, 18h-20h

Mer 1 juin : Amphi B, 18h-20h

Mer 8 juin : Amphi A, 18h-20h

Mer 15 juin : Amphi Stourdzé, 18h-20h

Après avoir suivi, sur fond d'une première mondialisation, quelques aventures de la représentation dans le champ de l'espace colonial français et après en avoir analysé des avatars dans la recomposition de l'espace pictural dans l'œuvre de Delacroix, Monet et Gauguin, nous ne quitterons pas le terrain incertain qui est celui de ce séminaire, « l'(a)politique de l'espace pictural », mais nous nous replacerons au 17^{ème} siècle pour confronter l'optique de la philosophie politique et l'optique des peintres.

L'optique dont il sera question n'a rien de métaphorique. On sait combien, aussi bien sous l'aspect de l'invention technique que sous celui de la théorisation scientifique et de la spéculation philosophique, elle fut une préoccupation absolument déterminante pour ce siècle qui ne cessa d'interroger la vision au croisement du voir et du savoir, du voir et du pouvoir. Il s'agira pour nous d'interroger la nouvelle mise en scène du visible impliquée par la théorie politique proposée par Hobbes, notamment dans le *Léviathan* dont un ouvrage récent de Horst Bredekamp, *Stratégies visuelles de Thomas Hobbes*, a montré à quel point le fameux frontispice qui littéralement le préface lui est essentiel pour donner au corps politique le corps qu'il n'a pas. On trouvera en Abraham Bosse qui fut l'artisan de ce frontispice, mais aussi professeur de dessin à l'Académie royale de peinture et de sculpture où il enseigna les principes de la géométrie de Desargues, le biais nécessaire pour passer du côté des peintres. Nous prendrons l'exemple de quelques œuvres de Poussin

dont plusieurs circonstances le recommandent à notre attention : admiré de Bosse, peintre du Roi mais exilé volontaire à Rome où il peint notamment le fameux *Paysage au serpent*, dit aussi *Les effets de la terreur*. D'une terreur à l'autre, d'un monstre à l'autre, l'État-Léviathan et le serpent du tableau, y a-t-il quelque rapport et lequel ? De quoi faut-il avoir peur ? De ce qui se cache ou de ce qui se montre ? Au dispositif omnivoiseur de l'État selon Hobbes qui tient en respect les corps et les passions ne faut-il pas opposer le dispositif compliqué et discret du peintre qui ne montre pas sans tenir en réserve d'invisibilité le secret des corps et des âmes ? Un même instrument, la perspective, pour deux perspectives divergentes : celle d'un espace où les passions sont offertes à la maîtrise du pouvoir et celle d'un espace offert à leur déploiement et à leur vibration.

Philosophie/Droit et économie

Jean-Godefroy BIDIMA

Droit et ressentiment (II)

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Jeu 17 mars : Amphi A, 18h-20h

Ven 18 mars : Amphi A, 20h-22h

Jeu 9 juin, Ven 10 juin : Amphi B, 20h-22h

Ce séminaire sera la continuation de celui de l'an dernier et s'emploiera pour l'essentiel à examiner les rapports qui se sont tissés entre les formes de récit et les textes juridiques dans les pays postcoloniaux. Comment les divers codes manipulent-ils la culpabilité et au-delà, comment se construisent les sophismes dans la formulation des textes juridiques liant les « Sujets de Droit » dans l'espace public ? Quel est le rapport entre la formulation de la loi et le régime d'oralité ?

Le séminaire suivra une triple piste :

- a. Droits et Argumentation ;
- b. Droits et Mythologies ;
- c. Droits et Oralités.

Paul MATHIAS

L'Internet : questions de droit

18h30-20h30

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mar 8 mars, Mar 15 mars, Mar 22 mars, Mar 5 avr, Mar 12 avr, Mar 19 avr, Mar 26 avr, Mar 3 mai, Mar 10 mai, Mar 17 mai, Mar 24 mai, Mar 31 mai,

Mar 7 juin, Mar 14 juin, Mar 21 juin

Les conceptions ordinaires de l'Internet tournent autour de deux systèmes de présuppositions relativement contradictoires. En postulant d'une part que l'Internet dessine un monde de communications virtuel, on fait de manière idéaliste comme si l'appareil communicationnel proprement dit, c'est-à-dire le tissu industriel et informatique sur lequel il s'adosse, constituait une dimension de réalité à la fois évidente et insignifiante. Mais en admettant d'autre part que l'Internet est un outil communicationnel parfaitement analogue à ceux dont nous disposons par ailleurs, on fait de manière naïvement empiriste comme si sa disponibilité instrumentale n'opposait aux usagers que des obstacles techniques, et que son essor ne requerrait qu'un simple temps d'adaptation fonctionnelle.

L'hypothèse sur laquelle nous travaillerons est exactement inverse, et se fonde sur une idée à double détente : a) que l'Internet n'est *pas* disponible techniquement ni technologiquement, et b) que l'inscription supposée du « virtuel » dans le « réel » constitue un contresens normatif affectant profondément la façon dont nous concevons notre usage de l'univers communicationnel des réseaux. Il s'agira donc de montrer qu'une simple description formelle de la structure des réseaux dit peu de choses de l'expérience à la fois pratique et intellectuelle que nous en faisons, et que le phénomène de l'Internet requiert une interrogation renouvelée des normes auxquelles nos pratiques réticulées sont susceptibles d'être assujetties, ainsi que des principes qui permettent de les éclairer.

On posera les premiers jalons de cette « diktyologie » en remettant en question les interprétations juridiques et politiques traditionnelles de l'Internet. Au-delà des « problèmes de société » provoqués par les réseaux, on s'intéressera ainsi aux conditions nouvelles de l'expérience éthique et juridique qu'ils déterminent, pour aboutir à une caractérisation précise de l'« espace public » qu'ils contribuent à dessiner et du « sujet » qui y opère.

Bibliographie :

Manuel Castells, *L'Ère de l'Information*, Paris, Fayard, 1999.

Lawrence Lessig, *The Future of Ideas*, NY, Random House, 2003.

Lawrence Lessig, *Free Culture*, Penguin Books, 2004 (ouvrage accessible en ligne en traduction française à l'U.R.L. suivante : <http://blogspace.com/freeculture/Accueil>).

Paul Mathias, *La Cité Internet*, Paris, Presses de Sciences-Po, 1997.

Éric MÉCHOULAN

Esthétique et économie politique : la valeur-travail

Lun 21 fév : Salle C-9141, Université de Montréal, H3C 357, Québec (Canada), 19h-21h

Lun 7 mars : Salle RC2, Université Paris 7-Denis Diderot, 2 place Jussieu, 75005 Paris, 18h30-20h30

Lun 14 mars, Lun 11 avr : Salle C-9141, Université de Montréal, H3C 357, Québec (Canada), 19h-21h

Lun 30 mai, Lun 6 juin : Salle RC2, Université Paris 7-Denis Diderot, 2 place Jussieu, 75005 Paris, 18h30-20h30

Séminaire organisé avec l'Université de Montréal.

Les développements contemporains de l'économie « postfordiste » posent toute une série de problèmes liés à l'esthétique. Si, pour Adam Smith, le travail productif stocke du temps dans la marchandise et fait alors la valeur des biens, tandis que le travail « improductif » dépense du temps dans des performances et fait la valeur des « services » (dont l'exemple éminent est l'artiste), on voit aujourd'hui que c'est cette relation de service qui domine. Le développement technique des nouvelles formes de communication et l'insistance sur la circulation de l'information comme capital accroissent encore la valeur du travail immatériel dont l'« improductivité » apparaît de plus en plus rentable. Là où l'ouvrier vendait sa force de travail comme quelque chose qu'il *possédait* et dont il se trouvait, du coup, aliéné en devenant machine, l'homme de services échange, avant tout, ce qu'il *est* et qu'il doit constamment renouveler à la manière d'un surhomme, par la valeur de ses goûts personnels et par la virtuosité de son style propre. De nouvelles formes d'aliénation se sont ainsi glissées sous une esthétisation de l'économie, au nom même de l'autonomie et de la singularité des individus.

C'est cette esthétisation de l'économie qu'il s'agit, pour moi, de penser. En quoi les modèles de l'œuvre d'art et la temporalité esthétique qu'ils proposent peuvent-ils permettre de penser travail immatériel et valeur-travail ? Quels sont les rapports que l'on peut envisager entre l'immatériel, la dépense et le temps ? Pour faire cela, je me propose d'effectuer des allers-retours entre l'Ancien Régime où le dispositif culturel de la modernité trouve ses assises (à commencer par l'invention de l'esthétique comme discipline) et les modalités contemporaines de nos sociétés démocratiques.

Pour cette première année, le séminaire portera sur la notion même de *travail*. Il aura lieu en alternance à l'Université de Montréal et au Collège international de philosophie à Paris.

Une première séance s'est déjà tenue le 17 janvier dernier à l'Université de Montréal.

Intervenants :

- Lundi 21 février : Christian Trottmann
- (date à préciser) Éric Lecerf

Philosophie/Philosophie

Marc BALLANFAT

L'idéalisme bouddhique

20h-22h

Amphi A, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mer 9 fév, Mer 16 fév, Mer 11 mai, Mer 18 mai, Mer 25 mai, Mer 1 juin, Mer 8 juin, Mer 15 juin,
Mer 22 juin, Mer 29 juin

Le séminaire, commencé en 2004, se poursuit en 2005 autour de la traduction du grand traité bouddhique, *Tattvasamgraha* de Santaraksita (VIIIe siècle).

Cet ouvrage, composé en sanscrit, représente l'un des plus importants traités de l'idéalisme bouddhique (vijñānavāda). À ce titre, il constitue une introduction indispensable à la compréhension de cette doctrine et à sa « comparaison » avec les philosophies idéalistes occidentales. De plus, s'appuyant sur la tradition des écoles qu'il combat, cet ouvrage, qui passe en revue tous les points de vue possibles opposés, est à lui seul un document irremplaçable pour la connaissance des philosophies indiennes de l'époque classique.

L'année 2005 sera consacrée à l'examen de la thèse idéaliste centrale du traité : la réalité extérieure du monde et sa permanence n'étant pas prouvées, seule est réelle la conscience instantanée que l'on prend des choses (chapitres VIII, XXI, XXIII).

Intervenants :

- (mai, la date sera précisée ultérieurement) : Stéphane Arguillère : *Dans quel espace les consciences co-existent-elles selon l'idéalisme bouddhique ?*

- Mercredi 8 juin : Lakshmi Kapani : *La constellation sémantique du mot samskara*

Joseph COHEN

Le sacrifice.

I. Sacrifice et liberté

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Jeu 10 fév : Amphi A, 18h-20h

Jeu 10 mars : Amphi B, 18h-20h

Jeu 24 mars : Amphi A, 18h-20h

Jeu 7 avr : Amphi B, 18h30-20h30

Jeu 21 avr : Amphi A, 18h-20h

Jeu 12 mai : Amphi B, 18h-20h

| Jeu 26 mai, Jeu 9 juin : Amphi A, 19h30-21h30

Le sacrifice et la liberté sont, à la fois et simultanément, l'un et l'autre, liés et alliés à la loi d'une seule et même inconditionnelle aporie dont on n'aura jamais fini de souligner la réverbération. Dans un premier temps, il nous appartiendra de déployer cette aporie dans toute sa portée et son étendue. L'envoi de notre questionnement peut déjà se dire et s'entendre de façon quelque peu liminaire dans cette question : depuis quel lieu le *sacrifice* œuvre-t-il dans la liberté ? Il nous appartiendra ensuite de tracer et de retracer dans l'histoire de la philosophie et de la théologie l'œuvre de cette aporie. Puis, nous tenterons de dévoiler en quoi et pourquoi celle-ci travaille à la fois et simultanément la question de la responsabilité, de la justice et du politique.

Intervenants :

- Jeudi 7 avril : Philippe Lacoue-Labarthe (Université de Strasbourg)
- Jeudi 21 avril : Gérard Bensussan (Université de Strasbourg)

Corinne ENAUDEAU

L'animation de la pensée (III) : reprendre et s'avancer

| Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

| Jeu 17 fév : Amphi B, 18h30-20h30

| Jeu 24 mars, Jeu 21 avr : Amphi B, 18h-20h

| Jeu 19 mai : Amphi A, 18h-20h

| Jeu 9 juin : Amphi B, 18h-20h

Ce séminaire poursuivra sa réflexion sur l'animation de la pensée, sur les opérations, virtuelles et effectives, par lesquelles celle-ci s'invente. Le « train des idées » est fait d'avances et de retards, de stagnations et de décrochements, de dévoiements et de recentrages, qui font la vie de la pensée, sa santé et ses maladies.

Nous nous sommes intéressés l'an passé à un type d'écriture — le fragment — supposé faire droit à la mobilité de la vie mentale, à son instabilité et son inachèvement. Mais la discontinuité d'idées incidentes ne suffit pas à tracer le chemin continu où une pensée se constitue et se confirme. Comment progression et digression, concentration et distraction peuvent-elles mutuellement s'étayer plutôt que s'annuler dans l'oscillation entre une répétition obstinée et des bouffées inchoatives d'excitation ? Avec les analyses du jeu proposées par Benveniste, Agamben, Winnicott et Benjamin, nous avons cherché à comprendre comment l'enchaînement et le « déchaînement » des représentations travaillent entre le « vestige » et « l'investigation » : la vieille chose morte dont on hérite est celle qu'on « trouve », c'est-à-dire celle que, d'un même geste, on rencontre, explore et fabrique, celle qu'on pétrifie pour la réanimer.

Nous continuerons cette année à questionner ce mouvement de re-prise qui fait l'ambiguïté de la tradition : la transmission est ce transport où le sens, loin de se répéter, se traduit, s'interprète et se relance dans d'autres mobilisations. Il s'agit de chercher comment la pensée peut « s'avancer », prendre de l'avance sur elle-même, en dire plus qu'elle ne savait déjà. Cela demande d'interroger l'idée même d'« avant-garde » (politique, littéraire, artistique...) et aussi, plus largement, d'ausculter la diversité des registres où la pensée prétend puiser la force de s'orienter, depuis la rêverie jusqu'à la contemplation, en passant par le raisonnement, l'inspiration ou le ravissement.

Intervenants :

- Jeudi 17 février : Corinne Enaudeau
- Jeudi 24 mars : Adrien Barrot (philosophe, Université de Paris 12) : *Art d'écrire et art de lire : la tension de l'âme chez Léo Strauss*
- Jeudi 21 avril : Marianne Massin (philosophe, École nationale supérieure d'arts appliqués et métiers d'art) : *Paul Valéry. Critique de l'inspiration*
- Jeudi 19 mai : Anne Tomiche (littéraire, Université de Paris 13) : *Répétition, non-sens et création poétique*
- Jeudi 9 juin : Corinne Enaudeau

Pascale GILLOT

L'esprit et la machine

18h30-20h30

Salle N34, Lycée Henri IV, 23 rue Clovis, 75005 Paris

Lun 14 fév, Lun 7 mars, Lun 18 avr, Lun 23 mai, Lun 6 juin, Lun 20 juin

Ce thème, l'esprit et la machine, permet d'aborder une série de problèmes rémanents en philosophie de l'esprit, qui se rapportent aussi bien à l'identité psychophysique qu'à la modélisation de l'activité mentale. L'esprit, au titre de « dispositif » pensant, se distingue-t-il de la machine, au sens cartésien du corps-machine, ou bien n'est-il finalement lui-même rien d'autre qu'un genre singulier de machine, une machine abstraite ? Ces questions sont indissociables du problème du corps et de l'esprit, et des diverses tentatives de définition du mental autour de trois modèles principaux, la chose pensante, l'âme dont le siège serait le cerveau, ou encore l'automate spirituel. Il paraît indispensable, dans un premier temps, de restituer ces questions à leur champ d'élaboration originaire, dans la philosophie du XVIIe siècle, qui institue ces modèles de l'esprit de façon presque concomitante avec la constitution d'une épistémologie mécaniste dans les sciences de la nature. Le modèle cartésien de l'esprit engage à la fois la définition « dualiste » de la chose pensante comme substance immatérielle et inétendue, distincte de la machine du corps humain, et le postulat d'un siège de l'âme dans le cerveau, en relation à la doctrine de l'interaction. Or à cette conceptualisation de l'esprit s'oppose dès l'âge classique, en particulier dans l'œuvre de Spinoza, puis dans celle de Leibniz, une sorte de contre-modèle, que met en jeu la notion d'automate spirituel. C'est cette ligne de fracture, entre la chose pensante trouvant sa situation paradoxale dans la machine corporelle, et un autre type de machine, *automa spirituale* ou machine pensante, qu'il convient d'explorer, d'abord à l'intérieur de la pensée classique, mais aussi en tant qu'elle connaît une sorte de réactivation, fût-elle souterraine, dans la philosophie contemporaine de l'esprit d'obédience anglo-saxonne. L'examen des enjeux et des limites du paradigme constitué par « l'esprit et la machine », l'esprit *dans* la machine, ou l'esprit *comme* machine, fonde ainsi la mise en perspective de la philosophie classique avec une *philosophy of mind* partagée entre le matérialisme « neurologiste » inhérent aux théories de l'identité du mental et du cérébral, et un modèle computationnel de l'esprit qui fait de celui-ci une sorte d'automate abstrait ou logique, modèle caractéristique du tournant cognitiviste et fonctionnaliste amorcé à partir des années soixante du XXe siècle.

Intervenants :

- Lundi 14 février : Pascale Gillot : *L'âme, le corps et la machine selon Descartes*
- Lundi 7 mars : Chantal Jaquet (Université de Paris 1) : *L'égalité du corps et de l'esprit*

- Lundi 18 avril : Pascale Gillot : *Y a-t-il un esprit dans la machine ?*
- Lundi 23 mai : Pascale Gillot : *L'automate abstrait*
- Lundi 6 juin : Pierre Cassou-Noguès (Université de Lille 3) : *Des machines, des vampires et des fous*
- Lundi 20 juin : Pierre Macherey (Université de Lille 3) : *Pascal et la « machine »*

Thierry GONTIER

La Renaissance et la question de la technique

18h30-20h30

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Ven 11 fév, Ven 15 avr, Ven 27 mai, Ven 17 juin

La Renaissance a pour la première fois pensé la technique moderne dans son projet, celui d'une computation totale du monde. Nous pensons aussi que la Renaissance a mis en place un « autre » modèle anthropologique de la technique que celui qui a été élaboré par Heidegger et ses successeurs sous la figure du *Gestell* ; et que cet autre modèle techniciste débouche aussi sur un autre projet, qui est moins d'essence eschatologique que disciplinaire (éthique et politique). Il s'agira donc ici d'opposer aux esthétisations contemporaines de la technique le geste originaire de l'humanisme. Nous espérons ainsi éclairer de façon nouvelle certaines des apories liées aux questions récurrentes des biopouvoirs, de la mondialisation ou du rapport de l'homme à la nature — c'est-à-dire plus généralement à la relation de l'homme vis-à-vis de la puissance de l'agir.

Intervenants :

- Vendredi 11 février : Pierre Caye : *Le vitruvianisme et la question de la technique à l'âge humaniste et classique*
- Vendredi 15 avril : Thierry Gontier : *Platonisme et anthropologie de la technique*
- Vendredi 27 mai : Gwendoline Trottein : *Benvenuto Cellini et la question de l'art*
- Vendredi 17 juin : Pierre Magnard : *L'objet technique et la maîtrise du temps*

Aïcha Liviana MESSINA

Temps tragique, temps philosophique

18h30-20h30

Salle RC3, Université Paris 7-Denis Diderot, 2 place Jussieu, 75005 Paris

Ven 11 fév, Ven 18 fév, Ven 18 mars, Ven 1 avr, Ven 22 avr, Ven 13 mai, Ven 3 juin, Ven 24 juin

Du temps philosophique nous avons un témoignage : le *Phédon*. Dans ce récit, Platon délègue l'autorité de sa parole à un autre, Phédon, afin qu'il raconte le dernier jour de Socrate, l'événement de sa mort. Le statut du *Phédon* reste par là ambigu : il oscille entre la mise en scène d'une mort avérée et sa fictionnalisation, voire sa théâtralisation, par le biais d'une écriture qui s'efface au profit de l'indirect, qui, à son tour, s'efface au

profit d'un « dire pur » : la parole philosophique dans laquelle la mort du philosophe est singulièrement *en jeu*. Or ce récit consonne tragiquement avec un autre, avec son autre, un anti-récit, *Le pas-au-delà* de Maurice Blanchot, texte de la fragmentation du dire en écriture, de la dispersion de la mort en mourir. *Le pas-au-delà* répète les motifs du *Phédon* mais en s'en détournant. L'écriture fragmentaire répéterait ainsi le dire philosophique en offrant le champ propre dans lequel la philosophie tenait à se constituer — la parole, le présent — à son revers, le tragique : un mourir impossible à vivre *au présent*, une parole impossible à tenir sans la dé-dire. La différence qui sépare parler et écrire se donnerait ainsi comme un partage du temps : temps tragique, temps philosophique. Or, ce partage ne décide d'aucune césure substantielle de deux formes du temps ; il s'écrit seulement, mais à l'inverse de tout tracé : à la limite de l'un — le temps philosophique, au présent —, retournant ses limites, effaçant le présent du temps. Confrontés à la décision infranchissable de cette « écriture blanche », c'est notre rapport à la philosophie, à son histoire, et donc aussi à la langue dont elle s'est — violemment ? — autorisée et à l'intérieur de laquelle elle s'est constituée qui est en question. Nous aurons à décider si cette ligne de partage du temps qui ne cesse de se remarquer à mesure qu'elle s'efface, c'est-à-dire de s'écrire, transit la notion de philosophie de l'aporie sur laquelle cette dernière s'effondre en se constituant, ou bien si, le temps philosophique pressé au bord de son temps propre n'est pas ainsi sommé de donner voix au temps urgent de *la question de la philosophie*. « Question fondamentale » ou « question la plus profonde » ?

Plan du séminaire :

- Vendredi 11 février : *Temps tragique, temps philosophique. Question de reconnaissance*
- Vendredi 18 février : *La mise en scène de la mort est-elle philosophique ?*
- Vendredi 18 mars : *La philosophie a-t-elle un cœur ? Nietzsche, Xanthippe, Oedipe et Artaud*
- Vendredi 1er avril : *Le chiasme*
- Vendredi 22 avril : *Faim de l'histoire*
- Vendredi 13 mai : *L'écriture bleue (à propos de Abahn Sabana David de Marguerite Duras)*
- Vendredi 3 juin : *À deux mains. La coupure du désir*
- Vendredi 24 juin : *De l'adieu au commencement. Esquisse d'une problématique : Amour et trahison chez Genet et Levinas*. Intervenante : Ilaria Rigano, auteur d'une thèse sur Jean Genet soutenue à Rome en 2004.

Christian TROTTMANN

Travail, action, contemplation

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris
Mer 16 mars : Amphi B, 19h30-21h30
Mer 20 avr : Amphi Stourdézé, 18h-20h
Mer 18 mai : Amphi B, 18h-20h

Séminaire organisé dans le cadre de la convention avec l'École Française de Rome et en collaboration avec le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance de Tours.

La question du travail connaît aujourd'hui en France une actualité renouvelée. Le travail serait dévalorisé dans notre société qui en a vu diminuer la durée et lui préfère loisir et vie privée. Mais cette problématique moralisante paraît superficielle à un moment où le chômage pose de manière dramatique le problème de

l'accès au travail. Partant d'une relecture de moments essentiels de la *Condition de l'Homme moderne*, ce séminaire voudrait approfondir et dépasser la distinction fondamentale posée par Hannah Arendt entre travail, œuvre et action. Certains passages de ce livre, et surtout les deux volumes ultérieurs de *La Vie de l'Esprit*, semblent attester que la pensée est à la fois source de toute œuvre et de toute action. Dans ces conditions, une articulation plus profonde de l'anthropologie serait à penser à partir des trois activités essentielles : faire, agir, contempler. Une relecture d'Aristote qui inspire d'ailleurs en des passages essentiels sa pensée permettra un questionnement des distinctions proposées par Hannah Arendt. Travail et œuvre ne s'avèrent-ils pas finalement deux manières de faire ? Agit-on pour montrer qui l'on est ou en faveur d'autrui ? L'agir n'est-il pas éthique avant d'être politique ? Peut-on agir pour agir ou si la seule activité voulue pour elle-même demeure la pensée ? Cela suppose une pensée plus que pratique ou cognitive, contemplative. Comment s'articule alors cette contemplation philosophique avec une contemplation esthétique ou mystique ?

Thèmes des séances :

- Mercredi 16 mars : *Du faire à l'agir*
- Mercredi 20 avril : *Le commencement et la praxis : Pourquoi, pour qui agissons-nous ?*
- Mercredi 18 mai : *Analyse de l'action*

Gérard BRAS, Jean-Michel DURAFOUR et Claude MALON

Figures et concepts du peuple (III)

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris
Ven 18 mars, Ven 25 mars, Ven 1 avr : Amphi Stourdzé, 18h30-20h30
Ven 8 avr : Amphi Stourdzé, 19h30-21h30
Ven 22 avr, Ven 13 mai : Amphi Stourdzé, 18h30-20h30
Ven 27 mai : Amphi A, 19h30-21h30
Ven 17 juin : Amphi A, 18h-20h

La politique se ramène-t-elle à l'art d'organiser les relations sociales, à l'art de tisser du lien social ? À l'art d'exercer le pouvoir, selon les règles du droit ? À l'art de prendre le pouvoir, en faisant fond sur les possibles d'une situation et/ou les lois de l'histoire ? Comment nommer alors le surgissement d'une masse ouvrant un conflit qu'aucune des institutions établies n'est en mesure de régler ? Comment nommer cette masse ? La foule ? Le peuple ? La multitude ? La populace ? Le prolétariat ? La plèbe ? Le vulgaire ? Les ouvriers ? Les immigrés ? Les hooligans ? La banlieue ? Autant de noms, qui ne sont pas interchangeables, exprimant chacun à sa façon une conjoncture, pour signaler une difficulté. C'est la raison pour laquelle « peuple » est un point aveugle de la philosophie politique classique : bien souvent non questionné, alors même que le philosophe qui semble avoir affaire à plusieurs peuples, ou plusieurs états du peuple, use de plusieurs noms, afin de décider si et comment il peut accéder à la dignité politique. En même temps la partie du peuple « indigne » de la politique ne cesse de faire retour, troublant, ou menaçant à ses marges, l'édifice rationnel, donc censément stable voire éternel, laborieusement construit. Parler de *figures du peuple* c'est interroger la pensée du peuple telle qu'elle est à l'œuvre dans les discours tenus au nom du peuple, ou bien adressés au peuple, ou bien qui se donne quelque chose nommé « peuple » comme horizon de leur intervention. Il s'agit donc de prendre ces discours, dans leur complexité et leur multiplicité comme objet pour philosopher, et interroger les sens qui s'énoncent à travers eux, le rapport qu'ils entretiennent à un réel qui les détermine et qu'ils contribuent à constituer.

Chacun des auteurs convoqués à nos séances sera soumis aux questions suivantes :

1. Quels sont les noms du peuple dans le texte examiné ? Comment ces différents noms s'articulent-ils entre eux ?
2. Comment le peuple est-il constitué, ou comment se constitue-t-il ?
3. Quelles sont les limites du peuple, c'est-à-dire qui fait partie et qui est exclu du peuple ?
4. Quelles relations le peuple entretient-il avec ce qui n'est pas lui (soit les autres groupes présents dans la société, soit l'État) ?
5. Le peuple est-il un, ou traversé de contradictions ?
6. Le peuple est-il capable d'une pensée autonome ?

Intervenants :

- Vendredi 18 mars : Clélia Zernik : *Le peuple et ses législateurs dans « Les Sept Samourais » de Kurosawa*
- Vendredi 25 mars : Michel Cochet : *Péguy, le peuple et la vérité*

- Vendredi 1er avril : Gérard Gengembre : *Une pensée contre-révolutionnaire : l'Histoire chez de Bonald*
- Vendredi 8 avril : Claude Malon : *Le peuple et le colonisé chez Frantz Fanon*
- Vendredi 22 avril : Jean-Michel Durafour : *Les mouvements de foule dans « Orphans of the storm » (D.W. Griffith) : représentation iconique du peuple et idéologie populaire*
- Vendredi 13 mai : Hervé Joubert-Laurencin : *Pasolini, le peuple comme « hobby »*
- Vendredi 27 mai : Bruno Karsenti : *Durkheim et la constitution du social*
- Vendredi 17 juin : Bachir Souleymane Diagne : *Constitution du « peuple noir » chez L. S. Senghor*

Stéphane GUILLEMARRE et Bertrand OGILVIE

Risque et néolibéralisme : analyses d'une déconstruction sociale

20h30-22h30

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mer 16 fév, Mer 16 mars, Mer 20 avr, Mer 18 mai

Séminaire organisé en collaboration avec la Fondation Copernic.

La Fondation Copernic est une association regroupant chercheurs, universitaires, syndicalistes, responsables politiques et associatifs élaborant en commun des analyses critiques du libéralisme et promouvant des alternatives à l'organisation sociopolitique actuelle. Elle se veut un carrefour, un lieu de rencontre entre les sciences humaines et le mouvement social. C'est dans cet esprit que la Fondation initie une collaboration avec le Collège international de philosophie dans le cadre de ses séminaires extérieurs.

L'objectif du séminaire proposé est d'associer la philosophie au débat qui traverse actuellement les sciences humaines et la société quant à l'exacerbation de l'idéologie néolibérale. Comment penser *philosophiquement* l'emprise libérale sur nos vies ? Quelle *philosophie sociale* l'offensive libérale remet-elle ainsi en question ?

Une voie d'accès pour ce questionnement peut être trouvée dans la notion de risque qui sert de nouveau critère de légitimation au libéralisme et qui se présente, maintenant, comme « la valeur des valeurs ». Le but de ce séminaire serait alors d'établir un fil rouge entre risque, insécurité et précarité (entre lesquels il n'existe aucune solution de continuité) pour servir de guide à l'analyse de l'idéologie néolibérale. *A contrario*, on cherchera quelle société il est possible d'esquisser comme alternative à la société du risque.

Ce séminaire aimerait être un *work in progress*, réhabilitant ce que Ernst Bloch appelait, dans le *Principe d'espérance*, « l'utopisme réfléchi », c'est-à-dire la tentative de construire *en raison* des alternatives au donné social existant.

Intervenants :

- Mercredi 16 février : Éric Hamraoui (CIPh, maître de conférences au CNAM, chaire de Psychanalyse-Santé-Travail)
- Mercredi 16 mars : Willy Pelletier (sociologue, Université de Picardie, coordinateur général de la Fondation Copernic)
- Mercredi 20 avril : Frédéric Neyrat (CIPh, maître de conférences en Sociologie à l'Université de Limoges)
- Mercredi 18 mai : Alain Supiot (sous réserve) (professeur à l'Université de Nantes, membre de l'Institut universitaire de France)

Le partage de la raison. Introduction

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mar 8 fév, Mar 15 fév : Amphi B, 18h-20h

Sam 19 fév : Amphi Stourdzé, 10h-17h

Mar 15 mars : Amphi B, 18h-20h

Mar 22 mars : Amphi B, 18h30-20h30

Lun 4 avr : Amphi Stourdzé, 18h-20h

Lun 11 avr : Amphi B, 18h-20h

Lun 18 avr : Amphi A, 18h-20h

Lun 9 mai, Lun 23 mai, Mar 31 mai : Amphi B, 18h-20h

Lun 6 juin : Amphi A, 18h-20h

Séminaire organisé en collaboration avec les Programmes de coopération d'Asie du Sud de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, et avec son soutien ; le Mahanibban Calcutta Research Group, des universitaires et intellectuels indépendants regroupés autour de la revue algérienne *Naqd* (« Critique »), et l'Université Jean Monnet, Saint-Etienne.

Il y a du *partage de la raison* dans toute dynamique, institution et pensée. Il passe par le langage. La coupure redoutée d'avec l'origine est nécessaire à la vie, et la nostalgie fusionnelle par rapport à elle doit et peut être dépassée. Nous tenons au double sens du terme *partage* signifiant essentiellement que la raison elle-même contient son contraire, l'altérité ou l'adversité qu'elle feint d'expulser vers l'autre. Relever le défi du *partage de la raison* (sa dynamique) impose entre « théorie » et « pratique » un rapport qui bouscule peut-être le partage kantien classique. En transformant les modalités du savoir, de sa transmission, sa configuration, en faisant apparaître la diversité de ses nombreuses sources, en précipitant la crise épistémologique (celle de la *raison* déjà fatalement *partagée*), nous essayerons néanmoins de profiter du *partage de la raison*. Il s'agira de dépasser les récits auto-mythifiants érigés comme consubstantiels et constitutifs d'un être au monde identitaire. Cet exercice implique une certaine politique de la philosophie. Nous nous intéresserons aux :

- partitions, transitions, traductions, migrations, frontières, guerres ;
- à l'état du monde depuis la fin de la Guerre froide ;
- aux conditions post-coloniale et post-socialiste comparées ;
- aux histoires clôturées, officielles, idées reçues... utilisées comme co-fondatrices dans les fixations identitaires avec l'effet d'effacer les histoires alternatives ;
- à l'échec relatif, toutes proportions gardées des trois types d'État nation : État providence, État socialiste, État développemental : vers l'État (néo) libéral et la nouvelle configuration du monde ;
- aux *migrations* contemporaines (nouvelles) en tant que mouvements et en tant que créatrices-réformatrices des concepts de citoyenneté ;
- à un décentrement, à une désidentification du sujet ;
- aux différentes formes de partage de la raison, dont celle en « masculin » et « féminin ».

Intervenants :

- Mardi 8 février (18h-20h) : Introduction

- Mardi 15 février (18h-20h) : Ranabir Samaddar (directeur du Calcutta Research Group et de Daho Djerbal, professeur, Département d'histoire, Université d'Alger et directeur de la revue *Naqd*) : *La partition des mémoires, des esprits et des pays ; les histoires arrêtées et officielles ; la crise des sociétés (post)coloniales*

- Samedi 19 février (10h-17h) : Paula Banerjee, Sidi Mohamed Barkat, Abdelkader Belbahri, Sophie Bessis, Daho Djerbal, Ghislaine Glasson Deschaumes, Ernesto Laclau, Olivier Le Cour-Grandmaison, Sandro Mezzadra, Rastko Mocnik, Jacques Pouchepadass, Ranabir Samaddar, Martine Spensky, Mohammad Waseem, Stephen Wright, entre autres, et autres directeurs de programme du CIPh : *Le temps des partages / Living in partitioned times*

- Mardi 15 mars (18h-20h) : Ghislaine Glasson Deschaumes (fondatrice de « Transeuropéennes ») : *Exclusions et traductions*

- Mardi 22 mars (18h30-20h30) : Eleni Varikas (MCF, Université de Paris 8) : *Paria. Une figure de l'exclusion*

- Lundi 4 avril (18h-20h) : Rada Ivekovic : *Le sexe de la raison*

- Lundi 11 avril (18h-20h) : Maria Eleonora Sanna (doctorante, Université de Paris 8 et Université de Pise) : *Le double*

- Lundi 18 avril (18h-20h) : Rada Ivekovic : *Amour, Europe, corps, âme ; intérieur-extérieur : La norme et le partage comme instruments de l'ordre*

- Lundi 9 mai (18h-20h) : Marc Derycke et Daniel Colson (professeurs, Université de Saint-Etienne, Faculté des sciences humaines et sociales) : *Diviser et renouer*

- Lundi 23 mai (18h-20h) : *Refus indiens anciens de la raison partagée (philosophie)* avec Charles Malamoud (directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, section des sciences religieuses) : *Le jumeau, le deux, le frère et la sœur (Inde ancienne)*

- Mardi 31 mai (18h-20h) : Étienne Balibar (professeur émérite de l'Université de Nanterre) : *L'universel*

- Lundi 6 juin (18h-20h) : Conclusion de ce semestre

Antonio NEGRI

Du moderne au post-moderne : pour une nouvelle grammaire du politique

20h-21h45

Amphithéâtre 44, Université Paris 7-Denis Diderot, 2 place Jussieu, 75005 Paris

Lun 14 fév, Lun 7 mars, Lun 14 mars, Lun 18 avr, Lun 9 mai, Lun 30 mai, Lun 13 juin

Moderne et post-moderne

Quand on dit : « *entre* le moderne et le post-moderne », on sous-entend une mutation du paradigme du discours sur le politique. Le séminaire sera par conséquent consacré à la recherche et à la définition du concept de démocratie dans le post-moderne — en prenant le terme « post-moderne » comme l'ensemble des formes culturelles, des étiquettes idéologiques et des dispositifs institutionnels qui sont postérieurs à la crise de l'État-nation et qui prennent part aux processus de formation de la souveraineté impériale.

Biopouvoirs et biopolitique

Dans la seconde partie du séminaire, on cherchera à rendre compte des différences qui jouent entre les concepts politiques de la pensée moderne de l'État et celle de l'Empire post-moderne. Ces différences s'articulent essentiellement à partir de la dimension du *Bios* et de son ancrage au cœur de la définition du politique. On confrontera les différentes conceptions du biopolitique dans leur genèse et dans leurs effets. On insistera en outre sur la différence fondamentale entre les biopouvoirs et la biopolitique.

Nouveau lexique politique

En troisième lieu, on cherchera à ouvrir une discussion théorique sur la possibilité d'un nouveau vocabulaire politique. Il s'agira donc de redéfinir au sein de l'horizon post-moderne — et en relation avec les contradictions politiques qui y ont émergé — des concepts-clefs comme : souveraineté, citoyenneté, droits, commun, individu/collectif, privé/public, paix, guerre, multitude, pouvoir constituant, etc.

Frédéric NEYRAT

L'Image du Capital (IV) : Immunités (dangers et protections)

18h30-20h30

Salle RC1, Université Paris 7-Denis Diderot, 2 place Jussieu, 75005 Paris

Jeu 10 fév, Jeu 17 fév, Jeu 10 mars, Jeu 24 mars, Jeu 7 avr, Jeu 21 avr, Jeu 12 mai, Jeu 26 mai, Jeu 2 juin

Les politiques sécuritaires qui se sont mises en place à la fin du XXe siècle tentent de se justifier en invoquant la présence de dangers terroristes. Ces politiques créent elles-mêmes des violences : la Sécurité Totale à laquelle il nous est demandé de cotiser est une redoutable protection, peut-être pire que les dangers qu'elle invoque.

Est-il pourtant suffisant de critiquer cette tentative de sécurisation totale comme instrument liberticide ? Afin de répondre à cette question, il nous faudra analyser la logique du danger et de la protection — la logique de l'immune. Celle-ci est de nature anthropologique, voire ontologique. Elle touche à une sorte de principe d'indemnisation, qui consiste à garantir un territoire d'exception, une forme de vie non touchée par le mal. On peut la nommer « auto-immunisation de l'indemne » (Derrida), mais peut-être aussi « narcissisme ». La chose sacrée, intacte ; ou l'enfant éternel qu'aucun meurtre symbolique n'épuise.

S'il y a de dangereuses protections, cela ne signifie en rien que toute protection soit désastreuse. Il faudrait même considérer que la protection est une nécessité pour garantir une vie qui ne soit pas, purement et simplement, surexposée. Il y a des formes de psychose, individuelles ou collectives, qui souffrent précisément d'un manque de protections. On voit la question qui se profile : qu'est-ce qu'une bonne protection ? Sans doute celle qui provient des formes d'organisation capables d'augmenter nos puissances d'être. À distinguer des protections qui contrôlent, inhibent, abaissent.

Distinguer entre ces deux types de protections serait ainsi la seule façon d'arracher à nos sociétés de contrôle le monopole de la définition des risques et des dangers. Car ces derniers sont bien réels, à la mesure de l'Anti-Monde qui se construit sous nos yeux. Dangers écologiques que refusent de voir certaines critiques de la « société du risque ». Il s'agira au final de penser les modalités d'organisation communautaires capables de se préserver de leurs propres protections désastreuses : si, comme le pense Sloterdijk, notre monde est comme un « noyau sans écorce », comment nous constituer un monde encore habitable, au dehors respirable, en évitant le risque de la Grande Fermeture Réactionnaire qui se profile sous nos yeux ?

Intervenants :

- Jeudi 10 février : Frédéric Neyrat : *Immuno-politiques*
- Jeudi 17 février : Alain Brossat : *Autour de « La démocratie immunitaire »*
- Jeudi 10 mars : Frédéric Neyrat : *Risques, dangers, catastrophes*
- Jeudi 24 mars : François Roussel : *Quelle « vie » ? (autour de Hans Jonas)*
- Jeudi 7 avril : Frédéric Neyrat : *Risques, dangers, catastrophes (suite)*
- Jeudi 21 avril : Anne Querrien : *Écologie mentale (« Les trois écologies » de Guattari)*
- Jeudi 12 mai : Jean-Philippe Millet : *Catastrophe et auto-immunité*
- Jeudi 26 mai : Joseph Cohen : *Sacrifier ou s'adonner à l'impossible (entre foi et politique)*
- Jeudi 2 juin : conclusions

Philosophie/Psychanalyse

Patrick BERTHIER, Gilles BOUDINET et Dany-Robert DUFOUR

Critique de la post-modernité

Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mar 8 mars : Amphi A, 18h-20h

Mar 15 mars : Amphi A, 18h30-20h30

Mar 22 mars : Amphi A, 18h-20h

Mar 29 mars : Amphi A, 20h30-22h30

Mar 5 avr : Amphi A, 18h-20h

Mar 12 avr : Amphi B, 18h-20h

Mar 17 mai, Mar 24 mai, Mar 31 mai : Amphi A, 18h-20h

Mar 7 juin : Amphi A, 18h30-20h30

Séminaire organisé dans le cadre de la convention avec l'Université de Paris 8.

La post-modernité commence à partir du moment où se manifeste un épuisement historique des figures de l'Autre, réputées indispensables à l'avènement du sujet. De fait, divers facteurs (dont les progrès de la démocratie, le développement du capitalisme et la Shoah) ont contribué au discrédit contemporain de toute figure de l'Autre. Le temps d'une subjectivité aliénée à l'Autre (sous quelque figure qu'il se donne) serait donc révolu et la tâche de l'heure serait de nous atteler à l'inventaire, voire à l'invention de nouvelles formes de subjectivation.

Nous interrogerons dans ce séminaire ce qu'il faut bien appeler l'optimisme post-moderne et nous tenterons de voir ce qui pourrait contrevenir à ce discours.

À l'heure où l'on croit volontiers que tout désir peut se transformer en droits, qu'il suffit de vouloir pour devenir, de paraître pour être, que l'inconscient n'étant que jeux de signifiants peut être totalement dénaturé, il n'est sûrement pas inutile, bien qu'éventuellement un peu douloureux, de revenir sur certaines caractéristiques de notre première nature. Nous le ferons en reprenant un concept qui a souterrainement beaucoup circulé dans maints textes philosophiques clef du XXe siècle : la *néoténie humaine* qui réfère à l'inachèvement organique de l'homme à la naissance (concept présent, entre autres, chez Lacan, Agamben, Lyotard). La question serait de savoir dans quelle mesure cette donnée de nature détermine les formes dans lesquelles peut se donner la seconde nature (la culture).

Intervenant :

- (la date sera précisée lors de la première séance) : Jean-Pierre Lebrun (psychanalyste)

Sylvain BOSSELET

La critique freudienne de la philosophie

20h-21h45

Salle RC1, Université Paris 7-Denis Diderot, 2 place Jussieu, 75005 Paris

Mar 8 mars, Mar 15 mars, Mar 22 mars, Mar 29 mars, Mar 5 avr, Mar 12 avr

Dans le cadre de la confrontation de la philosophie avec la psychanalyse, le point de vue critique du fondateur de la psychanalyse sur la philosophie n'a jamais été examiné jusque dans ses dernières conséquences. C'est étonnant dans la mesure où cette critique est extrêmement aiguë et précise, bien qu'éparse dans l'œuvre de Freud. Brutalement exprimée, elle consiste à dire que les philosophes seraient comme des paranoïaques produisant des mythes, par le biais d'un curieux mécanisme psychologique : la projection mythique.

Une telle accusation mérite une attention toute particulière de la part de la philosophie, qui peut se développer de la manière suivante :

Premièrement, reconstituer dans toute son envergure la théorie critique de Freud sur les philosophes à partir de ses remarques dispersées sur quarante années d'écriture ;

Deuxièmement, évaluer sa pertinence en examinant sa consistance (logique), ses *a priori* philosophiques et sa congruence avec les avancées récentes des sciences humaines impliquées par cette théorie freudienne ;

Troisièmement, se demander si elle est applicable à la réalité philosophique (dans son développement historique) ;

Et quatrièmement, la remettre à jour, débarrassée de ses contradictions internes d'une part, harmonisée avec les acquis récents des sciences humaines d'autre part, pour enfin dégager une nouvelle conception métapsychologique de la philosophie, qui permettra d'en préciser l'essence (philosophique ou psychologique) et d'en tirer les enseignements pour la philosophie elle-même.

Intervenant :

- Mardi 8 mars : Philippe Huneman (chargé de recherches au CNRS) : *La normalité : approche socio-constructiviste ou approche évolutionniste ?*

Marjolaine HATZFELD

Le pas d'entrée de Lacan dans la psychanalyse freudienne

20h-22h

Amphi A, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Jeu 17 fév, Jeu 17 mars, Jeu 14 avr, Jeu 12 mai, Jeu 2 juin

À travers les textes d'avant le « retour à Freud » (1953), nous étudierons comment Lacan a appréhendé l'enjeu de la psychanalyse freudienne. Dès le départ, c'est une critique du principe de réalité freudien qui s'annonce, assortie de la quête d'une scientificité nouvelle pour l'*objet de la psychologie*, qu'il s'agit de redéfinir. Quel est le sens de cette critique, qui détermine l'évitement de certains termes freudiens, leur retraduction, ainsi que l'insertion d'une autre problématique ? Nous examinerons le déplacement sensible qu'opère Lacan avec sa notion de *méconnaissance* (introduite dès 1936 avec le « stade du miroir »), dans sa corrélation et sa distinction d'avec le *refoulement* freudien. Nous suivrons les valeurs ultérieures de ce couplage d'opposés, si important pour la conception que produira Lacan du sujet, de la réalité et du fantasme.

Nous chercherons ainsi à situer en quoi consista, quant à la doctrine freudienne, ce qu'on peut bien appeler l'insatisfaction de Lacan, lisible jusque dans les hommages qu'il rend à Freud. Ce travail permettra peut-être aussi de saisir un aspect de résistance, féconde, à l'analyse. Il montrera également comment certaines préoccupations de départ propres à Lacan resteront « inaltérées » (comme on le dit aussi de la soif), parcourant inlassablement son interrogation, et donnant à l'analyse revue par lui sa « touche » particulière.

Marie-Claude LAMBOTTE

**Comment le processus mélancolique introduit
à une visée intentionnelle esthétique (III)**

20h-22h

Amphi A, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mar 8 mars, Mar 5 avr, Mar 10 mai, Mar 7 juin

Nous avons, ces deux dernières années (2001-2002, 2002-2003), abordé la mélancolie à travers la logique spécifique de son discours, proche en cela de celle des Mégariques, ainsi qu'à travers le type de rapport qu'entretient le sujet mélancolique avec la réalité, réalité dont il ne dénie pas l'existence, mais dont il dénie, pour ce qui le concerne, les possibilités d'investissement. Et nous avons insisté sur le fait que le sujet mélancolique exprime une réalité quotidienne désaffectivée dont l'extrême banalité recouvre une référence absolue qui se dissimulerait derrière elle (la Vérité, le Sens, la Jouissance).

Or, cette fonction d'écran, jusque-là assumée par la réalité, va tendre à disparaître au profit d'une construction esthétique rendue manifeste dans l'intérêt progressif du sujet mélancolique pour un type particulier d'activité : l'activité de composition, d'arrangement de l'environnement local, grâce à laquelle le sujet parvient à mettre en valeur des objets dignes d'attirer le regard, en d'autres termes des « objets de contemplation » capables de se substituer à la réalité pour indiquer de manière métonymique cet absolu supposé.

Dégager l'émergence d'une visée intentionnelle esthétique à partir d'une nécessité clinique, en décrire ses composants à la fois métapsychologiques et phénoménologiques, conduira cette année à préciser la nature et la fonction de l'objet esthétique repéré dans ce cadre. L'esthétique sera dès lors considérée dans une extension plus large que celle qui la rapporte à la seule œuvre d'art, à savoir comme le mode de théorisation qui explicite la nécessaire activité de « présentation » (au sens de « présentifier ») des choses du monde pour un sujet défini par un certain point de vue, autrement dit défini par une perspective singulière portée sur le monde. Il s'agira donc d'étudier non pas l'activité de mise en scène, mais l'activité de « mise sur la scène » des choses du monde qui constitue l'« humaine réalité » — celle à laquelle précisément ne semble pas avoir accès le sujet mélancolique.

Nos références bibliographiques principales feront essentiellement appel à la psychanalyse (Freud, Lacan), à la phénoménologie (Husserl, Merleau-Ponty, Heidegger), au courant de l'« esthétique psychologique » allemande (F. T. Vischer, T. Lipps, T. Worringer), et à l'esthétique contemporaine.

Intervenants :

- Mardi 8 mars : Georges Banu (metteur en scène, Université de Paris 3) : *La notion de choralité*

Pierre ZAOUI

Éthique et expérience.

I. L'éthique de la psychanalyse

18h30-20h30

Salle N34, Lycée Henri IV, 23 rue Clovis, 75005 Paris

Mar 8 fév, Mar 15 fév, Mar 8 mars, Mar 29 mars, Mar 5 avr, Mar 12 avr, Mar 10 mai, Mar 17 mai,
Mar 24 mai

En deçà du règne public et commun de la loi, donc en deçà de toute convention morale ou juridique, on trouve rarement un pur rapport de forces ou un simple calcul de son intérêt égoïste. Au contraire, on y découvre plutôt un fourmillement pluriel de déontologies spécifiques (à la médecine, à la science, etc), d'exigences professionnelles (éthiques du travail, voire du commerce), d'éthiques individuelles (éthiques du souci de soi) ou inter-individuelles (éthiques de l'amitié, de l'amour, de la guerre — éthique de la chevalerie ou éthique de la survie—, etc). Comment les hommes, en tout cas certains, parviennent-ils ainsi à normer leur conduite dans de telles situations où la loi commune est silencieuse et l'intérêt suspendu ? Et comment ces normes acquièrent-elles une efficacité en-dehors de toute sanction juridique ou sociale ? Car « normer » est à entendre ici en un sens actif : non pas se normaliser, se soumettre à des normes extérieures et communes, mais découvrir ou s'inventer des maximes ou des modèles d'action immanents à sa seule expérience. Autrement dit, comment comprendre l'efficacité de normes que l'on ne reçoit pas, que l'on ne calcule pas, mais que l'on se donne ?

Voilà le problème général de ce séminaire. Pour cette année, nous partirons du problème que Freud soulève dans ses derniers textes, notamment *Malaise dans la civilisation*, et que Lacan appelle « l'éthique de la psychanalyse ». Comment celle-ci parvient-elle à penser un rapport immanent de la norme à l'expérience, et à suivre ainsi la voie, non du normal au pathologique comme on aimerait régulièrement le lui reprocher ou le lui imposer, mais du pathologique au normal ou au moins à la santé (être capable de « désirer et travailler ») ? Et comment caractériser alors la genèse d'une normativité aussi problématique puisque non-antécédente en droit à son expérience ? S'agit-il d'une éthique du désir ? d'une éthique du discours ? d'une éthique de la vérité ? Et qu'entendre alors par « désir », « discours » ou « vérité » ?

Bahram DJENAB

**Les savoirs tacites dans la recherche scientifique :
une étude sur l'invention et l'engagement dans les sciences**

18h30-20h30

Salle RC2, Université Paris 7-Denis Diderot, 2 place Jussieu, 75005 Paris

Ven 11 fév, Ven 11 mars, Ven 15 avr, Ven 13 mai

Ce programme d'intervention propose d'étudier la dimension tacite du travail scientifique, cette part de l'activité du savant qui échappe au langage et à la formalisation. On examinera ce registre en repérant les savoirs tacites et inarticulés dans la pratique expérimentale et théorique de Michael Faraday, entre 1821 et 1831.

La première partie sera consacrée à une analyse philosophique des savoirs inarticulés : les savoir-faire, l'ingéniosité technique et l'intuition dans une enquête scientifique. L'œuvre épistémologique de Michael Polanyi constituera la référence principale de ce travail, mais on étudiera aussi les analyses de Gilbert Simondon et de Merleau-Ponty sur les gestes et la motricité du corps.

Dans la deuxième partie, on présentera un examen historique des investigations de Faraday pour faire ressortir la dynamique et la modalité d'application des savoirs tacites dans une enquête scientifique. Deux périodes de recherche sur l'électromagnétisme seront analysées. Dans la première phase, celle de 1821, il découvre les rotations magnétiques. Dans la phase suivante (1831), il arrive à se démarquer de la théorie électrodynamique d'Ampère et suit un chemin qui le conduit à la découverte de la loi d'induction électrodynamique. C'est au cours de ces travaux qu'il commence à développer ses conceptions sur la transmission continue des forces dans l'espace, en prenant ses distances avec le paradigme d'action à distance en physique. À chaque fois, on tentera de repérer les traces des connaissances tacites dans ces investigations, en particulier les savoir-faire et l'anticipation à la découverte (ou l'intuition). La conclusion présentera une conception sur la constitution interne des savoirs tacites : celle-ci n'est pas régie par une règle et une synthèse logique, elle possède cependant une cohérence spécifique dont on essaiera de déterminer les caractéristiques.

Tout au long de ce séminaire, on s'interrogera aussi sur le désir du physicien. Une recherche ne peut être poursuivie sans une passion intellectuelle qui la pousse vers son aboutissement, cette force qui motive le savant à revenir sur ses échecs, à reprendre le fil de l'enquête inachevée et surtout à s'obstiner dans une voie que d'autres jugent comme dérisoire et sans intérêt. Tout en évitant le piège du psychologisme, on se demandera s'il existe une fonction du désir dans le travail scientifique, on tentera d'évaluer sa portée épistémologique.

Jean-Luc GUICHET

Animalité et anthropologie, des Lumières à nos jours.

I. État des lieux

Amphi B, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Ven 11 fév : 18h-20h

Ven 11 mars : 18h30-20h30

Ven 15 avr : 18h-20h

Ven 20 mai : 18h30-20h30

Ven 24 juin : 18h-20h

L'objet de ce premier séminaire sera de dégager les grands traits des discours et des pratiques envers l'animal au 18^e siècle pour établir un état des sensibilités qui les sous-tendent. La recherche portera à chaque fois sur des points définis : peut-on parler déjà d'une éthologie sous les Lumières ? De quelle manière et par quelles figures ? Quels problèmes, présupposés, ruptures théoriques, traversent le nouveau discours biologique sur l'animal ? Pourquoi la réflexion philosophique semble-t-elle plus accueillante envers lui et sous quels angles ? Qu'en est-il des usages (élevage, dressage, apprivoisement, consommation, chasse) et des représentations artistiques, et quels déplacements, continuités, mutations, révèlent-ils des structures de mentalité ? Comment se modulent toutes ces pratiques et ces discours selon la variété des espèces ? Enfin, quel rapport ce souci de l'animal entretient-il avec des configurations proches, concernant toujours des altérités : récits de voyage, intérêt pour les handicaps, déviances, monstres, etc. ? Tout ce travail permettra d'installer un sol pour des études ultérieures affinant et multipliant encore les perspectives — celles dans un second temps de la métaphysique et de la connaissance, puis, dans un troisième, des valeurs et du droit — en les croisant davantage avec les horizons contemporains, ceux de l'éthologie et des sciences cognitives en particulier. L'objectif à terme étant de comprendre le lien au 18^e siècle de cette nouvelle place de l'animal et de la naissance de l'anthropologie moderne, double geste de conjointre — de manière qui ne semble guère fortuite — l'attention au tout autre, au vivant dans sa multitude familière ou sauvage, et l'interrogation sur soi en tant qu'espèce, avec un regard plus dégagé des normes et formes traditionnelles, et davantage ouvert au monde commun.

Intervenants :

- Vendredi 11 février : Florence Burgat (I.N.R.A.) : *L'animal chez Georges Leroy*

- Vendredi 11 mars : Thierry Hoquet (Université de Paris 10-Nanterre) : *Mœurs et naturel dans l'Histoire Naturelle de Buffon*

- Vendredi 15 avril : Annie Ibrahim (CIPh) : *Animalité et monstruosité chez Maupertuis et Diderot*

- Vendredi 20 mai : Thierry Gontier (Université de Nice-Sophia Antipolis, CIPh) : *L'animal chez Montaigne et Descartes*

- Vendredi 24 juin : Laura Duprey (Université de Rennes II) : *À propos de la chaîne des êtres, de Leibniz aux naturalistes du dix-huitième siècle*

Éric HAMRAOUI

Corps et pensée (II)

Amphi A, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris
Mer 16 mars, Mer 23 mars, Mer 13 avr : 18h-20h
Mer 20 avr : 18h30-20h30
Mer 11 mai, Mer 1 juin : 18h-20h

La réflexion menée dans ce séminaire durant les trois dernières années a porté sur le triple objet suivant : la caractérisation du lien unissant le corps à sa vie, propre aux états normal et pathologique ; l'étude historique et philosophique des modes de représentation du corps malade ; l'analyse des spécificités du corps en représentation, entre vision esthétique et regard clinique. Mais de quel corps parle-t-on ? N'est-il qu'une partie de nous-même, dissociable de la pensée et de la conscience ? Ces dernières, comme le supposait Pierre-Jean-Georges Cabanis (1757-1808), ne naissent-elles pas au contraire sous l'effet de mouvements particuliers exécutés par certains organes ? Le « cœur » ne saurait ainsi, par exemple, être uniquement compris comme faculté d'arbitrage spontané entre les impressions et les choses conférant à celles-ci « des valeurs instantanées et toutes puissantes » (Paul Valéry, *Tel quel*). Il est aussi et d'abord « ce *muscle violent* qu'on fait battre par un mot » (Maupassant) et qui, pour cette raison peut-être, est à l'origine des plus grandes pensées (Vauvenargues). Cette approche du rôle joué par la sensibilité physique dans l'élaboration des processus cognitifs nous conduira à discuter la thèse cabanienne de la naissance de la pensée sur fond d'aperception sensible de notre existence (« du moment que nous sentons, nous sommes »). Nous tenterons ainsi de déterminer précisément en quoi cette aperception est à l'origine d'un « travail » continu d'accroissement et de rectification du « cercle de nos jugements ». Nous réfléchirons, d'un point de vue politique, sur les conséquences du déni actuel de l'ancrage du travail de la pensée dans le corps, source du pouvoir de sentir et d'éprouver la vie en soi en tant que subjectivité. Ancrage sans lequel s'opère l'irréparable découplage entre l'*intelligence* donnant accès à la vision du meilleur et la *volonté* de réaliser celui-ci.

Intervenants :

- Mercredi 16 mars : Christiane Vollaire : *L'esthétique comme pensée politique du corps II*
- Mercredi 23 mars : Gérard Danou : *Du corps éprouvé aux mots en pratique médicale*
- Mercredi 13 avril : Pierre Ancet : *Limites du corps et limites de la pensée - l'expérience du corps vécu*
- Mercredi 20 avril : Céline Lefève : *Qu'est-ce qui fait de nous des individus ? L'individualité biranienne entre la vie organique et la vie humaine*
- Mercredi 11 mai : Éric Marié : *Entre corps et pensée dans la théorie médicale chinoise*
- Mercredi 1er juin : Patrice Pinet : *L'homéopathie : du positivisme au vitalisme spiritualiste*

Annie IBRAHIM

Les monstres face aux philosophies de la forme

Amphi B, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris
Jeu 10 fév : 18h-20h
Jeu 17 fév : 20h30-22h30
Jeu 10 mars, Jeu 17 mars : 20h-22h
Jeu 14 avr : 18h-20h
Jeu 21 avr, Jeu 12 mai : 20h-22h

| Jeu 26 mai : 18h-20h

Séminaire organisé en collaboration avec le CERPHI (ENS Lyon, P.F. Moreau), la Société Diderot, l'UFR de philosophie de l'Université Paris 12 (Alain Gigandet) et l'UFR de philosophie de l'Université de Poitiers (Jean-Claude Bourdin).

Le projet d'ensemble de ma recherche tente de comprendre la *crise* ouverte au XVIII^e siècle par une refondation de l'idée de Vie, en rupture avec les anciens discours de la morphogenèse, à l'intersection des sciences du vivant et des philosophies de la forme. Ce geste philosophique de rupture qui bouscule l'ordre de la « biologie », mais aussi celui de la médecine, de l'anthropologie et de l'esthétique sans laisser indemnes les principes et lois éthiques, juridiques et politiques, est contemporain d'une figure et d'un statut nouveaux des monstruosité et du monstrueux. L'interrogation sur les conditions de possibilité, la signification et les enjeux de cette refondation et du lieu qu'y occupent les monstres, engage à consacrer mon premier séminaire à l'étude de cette problématique *en amont* des Lumières :

- quelles philosophies et sciences de la nature, quelles théodicées et théories du pouvoir, dès l'Antiquité, ont élaboré des formismes tels que les monstres ont été rejetés dans l'insignifiance comme autant de ratés d'une puissance ordonnée ou de témoins d'une puissance absolue ? À l'inverse, quelles perspectives ont pu privilégier une étymologie moins courante — « ce qui montre », ce qui montre quelque chose de l'origine ?
- le difforme et l'informe ont exigé des conceptions de l'individuation de la matière l'élaboration de dispositifs théoriques très divers. Des systèmes de l'ordre et de la norme jusqu'à la revendication du transcendantal de la métamorphose, les monstres ont-ils annoncé, pendant cette longue période, entre curiosité studieuse et curiosité vile, *l'avènement* d'un pluriel ontologique d'individus où paradoxalement le tératologique donnerait droit de cité au politique ?

Les objets ainsi interrogés cette année seront mis en perspective sur ce qu'il s'agira d'évaluer ultérieurement : la pensée des Lumières a-t-elle fait, sur cette question, acte de rupture et de refondation, pourquoi, comment ?

Intervenants :

- Jeudi 10 février : Annie Ibrahim
- Jeudi 17 février : Blandine Cuny-Le Callet (Université de Paris 12) : *Cicéron et les monstres de la République*
- Jeudi 10 mars : Pierre-Marie Morel (Université de Paris 1) : *Aristote et le monstre : définition quantitative et définition qualitative*
- Jeudi 17 mars : Alain Gigandet (Université de Paris 12) : *Le monstre aux limites. La tératologie de Lucrèce entre réel et imaginaire*
- Jeudi 14 avril : Annie Ibrahim
- Jeudi 21 avril : Jacques Darriulat (Université de Paris 4) : *Les Grottesques : un monstre pour rire ?*
- Jeudi 12 mai : Annie Ibrahim
- Jeudi 26 mai : Pierre Magnard (Université de Paris 4) : *Signification historique du débat sur les monstres dans la deuxième moitié du XVI^e siècle*

Tatiana ROQUE

Geste, diagramme et virtuel chez Gilles Châtelet

| Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Lun 9 mai, Lun 16 mai : 18h30-20h30

Lun 23 mai : 19h30-21h30

Lun 30 mai, Lun 6 juin, Lun 13 juin, Lun 20 juin, Lun 27 juin, Lun 4 juil : 18h30-20h30

Séminaire organisé en collaboration avec le groupe de travail « Gilles Châtelet ».

Nous continuerons notre investigation sur le rapport entre physique et mathématiques pour remettre en question la violente séparation inaugurée par Aristote qui entraîne, comme le dit Gilles Châtelet, « la construction d'importantes infrastructures qui ne pouvaient manquer d'impliquer toute la métaphysique ». S'inscrire entre physique et mathématique exige d'emblée une pensée de l'espace ou plutôt de l'espacement, œuvre d'un germe de mouvement de nature physico-mathématique.

À ce titre, une pensée du virtuel-intensif devient nécessaire, le passage à l'existence de ces entités de frontière étant inséparable d'un moyen d'expression suggestif : le diagramme. Mathématique, physique, philosophie se retrouvent ici dans un rapport constituant très éloigné des lieux communs des dualités entre réalité et modèle, nature et langage, pensée et fondements. Le réel est ce qui exige une action, qui demande un geste. Mais le geste ne se laisse pas réduire à l'acte, parce qu'il recoupe un virtuel pour déployer une nouvelle plasticité intensive, une mobilité propre. Pour libérer la pensée d'un monde partagé entre le réel et la pensée, Gilles Châtelet introduit ce concept de geste, qu'il définit avec une rigueur inédite qui n'exclut nullement l'urgence de « penser avec les mains ».

Dans ce séminaire, nous replongerons dans l'œuvre de Gilles Châtelet soit à partir des exemples qu'il donne pour parler du geste, des diagrammes, du virtuel, soit en proposant d'autres exemples et d'autres développements pour notre propre compte. « Penser comme apprentissage » implique de s'investir dans la compréhension de certains passages plus techniques, mais sans jamais oublier que derrière chaque solution accomplie, chaque théorème démontré, chaque théorie achevée, se cache une virtualité problématique. Notre but sera donc, à la fin, de faire sentir l'exigence du virtuel qu'implique la question posée au départ, dans le même mouvement de la référer à une épistémologie adéquate et de décrire l'environnement expressif qu'elle nécessite (diagrammes, stratagèmes).

Intervenants : Renaud Chorlay, Joachim Dupuis, Maryvonne Menez-Hallez, Joël Merker, Philippe Roy

Philosophie/Sciences sociales

Pierre-Antoine CHARDEL

L'éthique et la société à l'épreuve des technologies

Amphi B, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Mar 15 fév, Mar 8 mars : 20h-22h

Mar 29 mars : 20h30-22h30

Mar 12 avr, Mar 10 mai, Mar 24 mai : 20h-22h

Séminaire organisé en collaboration avec le groupe de recherche « Ethique, Technologies, Organisations, Société » (ETOS) de l'Institut National des Télécommunications, Evry.

Avec les nouvelles technologies, l'homme n'existe qu'en relation et s'arrache à un ensemble de déterminations ontologiques. Pour Levinas, la technique supprime le privilège de l'enracinement « et de l'exil qui s'y réfère ». Il paraît néanmoins possible d'évoquer une inflation technologique qui nous impose une manière d'apprécier le progrès lui-même. Le progrès devient compris de manière techno-scientifique, ce qui incite à accueillir favorablement, parfois sous l'angle de l'utopie, des technologies qui sont pourtant ambiguës sur un plan éthico-politique. Derrida parle de « technologies policières ». Pour autant, dans une approche *démystificatrice* des technologies (technologies industrielles, technologies de l'information et de la communication, technologies de surveillance, biotechnologies etc.), il importe d'éviter les dualismes en considérant que ce ne sont pas elles qui sont un danger pour l'humanité ou pour son essence. Les technologies ont un langage propre qu'il convient d'interpréter. Certains apports de la phénoménologie et de l'herméneutique pourront ici être analysés. Car les technologies s'enracinent dans une certaine image de l'homme et les exigences éthiques qui s'imposent aux générations présentes peuvent se comprendre comme des structures narratives à part entière. Le rapport aux technologies ne peut donc jamais être véritablement neutre. S'il est souvent question de l'influence des technologies sur la société et les personnes, l'influence déterminante s'exerce en sens inverse. Elle provient de la société, de la manière dont nous vivons avec les technologies.

Nos références principales seront : Heidegger, Hans Jonas, Emmanuel Levinas, Jacques Derrida, Paul Ricoeur, Zygmunt Bauman, Gilbert Hottois, Peter Kemp, Don Ihde, Gilbert Simondon, Fernand Dumont, Cornélius Castoriadis, H. T. Engelhardt, Bernard Stiegler.

Intervenants :

- Mardi 15 février : Peter Kemp (philosophe, Université Danoise de l'Éducation, Copenhague) : *L'irremplaçable dans le monde technologique*
- Mardi 8 mars : Bernard Reber (philosophe, CERSES, CNRS/Université de Paris 5) : *Au-delà des apocalypses : Derrida, Jonas, Simondon. Herméneutique et évaluation morale des techniques*
- Mardi 29 mars : François-David Sebbah (philosophe, Université technologique de Compiègne) : (titre à préciser)

- Mardi 12 avril : Manola Antonioli (philosophe, École Supérieure d'Électricité/Supélec) : *Bernard Stiegler et l'époque hyperindustrielle*
- Mardi 10 mai : Boyan Znepolski (philosophe et sociologue, Université de Sofia) : *Les transformations de l'intimité dans la société technologique*
- Mardi 24 mai : Pierre Dumesnil (économiste, groupe de recherche ETOS, INT) : *Imaginaire, technique et société dans la pensée de Castoriadis*

Catherine DARBO-PESCHANSKI

Théories et pratiques de "l'histoire" dans le monde grec ancien

(Historia, historicité, genre historique)

18h-20h

Salle Jean-Pierre Mariette, Centre Louis Gernet, Institut National de l'Histoire, 2 rue Vivienne, 75002 Paris

Mar 15 fév, Mar 8 mars, Mar 15 mars, Mar 5 avr, Mar 19 avr, Mar 10 mai, Mar 31 mai, Mar 7 juin, Mar 14 juin

Nous nous proposons de remplir un programme consacré à « l'histoire » grecque ancienne, dans la double intention de montrer ses particularités culturelles (qui elles-mêmes ont une histoire) et les conditions qui ont rendu possible sa constitution en origine de toutes les formes de connaissance historique et d'historiographies européennes postérieures. En d'autres termes il s'agit de rendre à l'« histoire » grecque son étrangeté et de penser les fondements des appropriations dont elle a été l'objet, un des bénéfices de l'entreprise étant de se passer des notions d'influence, d'évolution, d'héritage, d'aussi graves conséquences idéologiques que de faible portée heuristique.

Le parcours se fera selon plusieurs axes :

1. une étude unitaire de la structure sémantique de l'*historia* à travers tous les types de textes confondus, dont les textes philosophiques (une part importante de l'étude sera consacrée à Aristote, notamment aux relations *historia/empeiria*, et à Plutarque, entre autres auteurs) ;
2. une étude plus vaste portant sur la temporalité et les constructions du devenir ;
3. la démultiplication des sens de l'*historia* à l'intérieur des arts du discours (rhétorique et grammaire).

Philippe SIMAY

Tradition et contestation : éléments pour une éthique de la transmission

18h-20h

Amphi A, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Lun 7 fév, Lun 7 mars, Lun 4 avr, Lun 9 mai, Lun 30 mai, Lun 13 juin

Séminaire organisé en collaboration avec le Laboratoire d'Anthropologie Sociale, CNRS.

Longtemps négligée, la notion de tradition occupe aujourd'hui une place centrale en philosophie comme en anthropologie. Dans de multiples controverses, cette notion est cependant mobilisée comme un argument d'autorité. Si l'invocation de la tradition connaît une inflation sans précédent, nul ne semble douter qu'elle renvoie à quelque chose d'ancien, se transmettant de génération en génération. Or, depuis plus de cinquante ans, les sciences sociales font la critique d'une telle représentation « substantialiste » de la tradition. De nombreux travaux contestent non seulement l'idée selon laquelle la tradition possède des propriétés intrinsèques, comme l'ancienneté ou la continuité mais, plus encore, récusent son caractère prospectif. Différents auteurs ont ainsi souligné les « illusions rétrospectives », les « inventions » ou le travail de « fabrication » qui constituent la tradition.

Ce programme propose d'étudier la tradition d'un point de vue philosophique, en abordant cette question à partir des acquis des sciences sociales, notamment de l'anthropologie. Il s'agit moins de revenir de manière critique sur les lectures philosophiques de la tradition, et sur les malentendus auxquels elles ont donné lieu, que de questionner parallèlement les perspectives anthropologiques. Car, bien souvent, le point de vue de l'anthropologie sur la tradition consiste moins à dépasser la position « substantialiste » du philosophe qu'à l'inverser. De fait, la perspective anthropologique reste tributaire de représentations culturelles et politiques inhérentes au substantialisme. Ce sont ces représentations, et les pratiques de recherches qui en dérivent, que nous souhaitons d'abord interroger. Par suite, nous proposerons une autre approche de la tradition qui permet d'en renouveler la compréhension et l'expérience. Cette approche repose sur trois arguments qu'il s'agira de défendre et d'illustrer : a) la tradition n'est pas une chose transmise de main en main ; b) elle ne se confond pas avec l'institution qui la représente ; c) elle n'est pas un principe de conformité. Tous ces arguments contribueront à la défense de la thèse centrale de ce programme de recherche : *la tradition n'est pas une chose qui se puisse posséder, elle est une modalité du rapport au passé qui accepte la contestation qui nous vient de lui.*

COLLOQUES

La méthode de l'expédient

Ven 11 mars (9h30-18h30)

Salle Rez-de-chaussée, Agence universitaire de la Francophonie (A.U.F.), 4 place de la Sorbonne,
75005 Paris

Sam 12 mars (9h-19h)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de Corinne ENAUDEAU et Patrice LORAUX.

Colloque organisé avec le soutien de l'Agence universitaire de la Francophonie.

Notion économique autant que stratégique, l'expédient appartient d'abord au registre de la motricité. Moyen de se sortir (*ex*) les pieds (*pedes*) du piège qui les immobilise, il rend le marcheur à sa progression. L'expédient est donc d'une extension aussi vaste que la multiplicité des activités — *praxis, poiesis, theoria* — dans lesquelles nous engageons nos existences. Il n'y a pas de pratique qui n'ait besoin pour aboutir de pallier son défaut intrinsèque par le recours à une ressource extrinsèque, un supplément dont elle se crédite sans y avoir pleinement droit. « Pour achever, il faut un cœur de fer ». Il faut admettre qu'on reste insuffisant et pourtant passer outre. Il faut consentir à l'expédient, même s'il ne devait pas tenir la route. Nul ne peut s'en passer, mais chacun redoute d'y jouer son va-tout. L'expédient est aussi périlleux que l'enlèvement dont il sauve. Son improvisation rend par principe son bénéfice incertain.

Il est inutile de demander à l'expédient des gages sur l'avenir, du moins peut-on réfléchir à son ambiguïté. À la fois accessoire et décisif, circonstanciel et fabriqué, dérisoire et admirable, il est le précipité de la force des faibles. Évitant de justesse la parfaite indigence, sans jamais offrir de vraie consistance, l'expédient est cette corde raide où l'on frôle toujours l'imposture.

La philosophie s'est inventée comme « route la plus longue et la plus compliquée » dont l'honneur serait même de ne pas aboutir. Quand elle se prétend système ou science, elle veut toutefois un résultat. Le « long détour » s'ordonne alors en étapes : il faut poser, parcourir et atteindre. Biais et raccourcis sont interdits : la démonstration exige de déployer tous les tenants et aboutissants. L'invention théorique ne peut pourtant pas se laisser enfermer dans la compacité de sa construction. Elle a besoin de garder souplesse et mobilité pour déjouer la force d'inertie d'un matériel trop massif et couper court à la ratiocination : il lui faut des expédients. À la rigueur de la méthode, on doit donc ajouter les ressources de l'anti-méthode. Tel sera l'objet de notre colloque sur « la méthode de l'expédient ».

Vendredi 11 mars

Matin

9h30-10h : présentation du colloque par Corinne Enaudeau

10h-11h : Jean-Michel Salanskis (philosophe, Université de Paris 10, CIPh) : *Expédient et légitimité*

11h-12h : Patrice Bidou (CNRS, laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France) : *Le sacrifice de la sarrigue*

12h-12h15 : pause

12h15-13h15 : Françoise Coblence (philosophe, Université de Picardie ; psychanalyste, SPP) : *Le rêve et son interprétation : expédient ou voie royale ?*

Après-midi

15h-16h : Pierre-Emmanuel Dauzat (traducteur, spécialiste de patristique) : *De la traduction comme expédient : du parler-en-langues aux contre-sens volontaires*

16h-17h : Antonia Soulez (philosophe, CNRS, laboratoire de philosophie et musique) : *Le philosophe fabricant d'engins de pensée*

17h-17h15 : pause

17h15-18h15 : Corinne Enaudeau (philosophe, Classes préparatoires aux grandes Écoles, CIPh) : *Expédier le destin*

Samedi 12 mars

Matin

9h-10h : Jean-Michel Rey (philosophie et littérature, Université de Paris 8) : *Crédit, expédient : Michelet et Melville*

10h-11h : Laurence Kahn (psychanalyste, APF) : *L'inconscient : « une façon de parler » ?*

11h-11h15 : pause

11h15-12h15 : Jean Maurel (philosophe, Université de Paris 1) : *Expérience expéditive : l'art du progrès, au pied levé*

Après-midi

14h-15h : Marie-Christine Pouchelle (ethnologue, CNRS) : *Stratégies de l'expédient dans la culture hospitalière*

15h-16h : Yan Thomas (anthropologue du droit romain, EHESS) : *Réparer l'accident, en droit*

16h-17h : Bruno Karsenti (philosophe, Université de Paris 1) : *Agir sur du variable : à propos de quelques expédients positivistes*

17h-17h15 : pause

17h15-18h15 : Patrice Loraux (philosophe, Université de Paris 1) : *Pour y arriver*

Bouddhisme et philosophie

┆ **Ven 13 mai et Sam 14 mai** (9h30-18h)

┆ Grande salle, Maison Heinrich Heine, Fondation de l'Allemagne, 27 C bd Jourdan, 75014 Paris

Sous la responsabilité de Françoise BONARDEL, Natalie DEPRAZ et Fabrice MIDAL.

Colloque organisé en collaboration avec l'Université Bouddhique Européenne et avec le soutien de la Maison Heinrich Heine.

La philosophie est-elle une spécificité occidentale, née localement en Grèce, ou est-elle universelle ? Existe-t-il une philosophie orientale en tant que telle et, plus particulièrement, une philosophie bouddhiste ? Ou bien est-ce un abus de langage conduisant à de graves méprises ? L'absence de présentation en Occident des écoles philosophiques orientales, tant à l'université que dans les publications, trahit-elle un eurocentrisme qui n'a

jamais su se remettre véritablement en cause. Le bouddhisme est-il un de ces « dehors de la philosophie » qui met son discours en question ? Mais comment l'aborder sans être au clair avec notre propre rapport à la pensée occidentale ?

L'étude du bouddhisme en Occident se trouve ainsi aujourd'hui dans une situation paradoxale, car son approche théorique, marquée par les concepts de la métaphysique occidentale, le réduit généralement à un simple décalque de philosophies occidentales souvent mal connues et exploitées en dépit de toute rigueur intellectuelle. On peut donc bien parler d'un dialogue nécessaire avec l'Orient, mais les modalités d'un tel échange, faute d'être explicitées, restent un vœu pieux qui n'engage à rien. Ces journées se donnent ainsi pour tâche d'entamer un tel dialogue en instruisant le dossier à l'aide de spécialistes issus tout autant des approches orientales (brahmanisme, bouddhisme) que de la philosophie occidentale (métaphysique, phénoménologie).

Première demi-journée : *Quelles philosophies pour quels bouddhismes ?*

Deuxième demi-journée : *Identité et vacuité*

Troisième demi-journée : *La phénoménologie comme point de rencontre privilégié entre bouddhisme et philosophie occidentale*

Quatrième demi-journée : *Comment penser la pratique : enjeux et impasse*

Intervenants :

Stéphane Arguillère, Françoise Bonardel, Natalie Depraz, Michel Hulin, Pierre Jacerme, Fabrice Midal, Pierre Nakimovitch, Bernard Stevens.

Vie philosophique et Vies de philosophes

Jeu 26 mai et Ven 27 mai (9h30-18h30)

Salle Rapin, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, 59 rue Néricault-Destouches, 37000
Tours

Sam 28 mai (9h30-13h)

Salle Rapin, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, 59 rue Néricault-Destouches, 37000
Tours

Sous la responsabilité de Bruno CLÉMENT et Christian TROTTMANN.

Colloque organisé dans le cadre de la convention avec l'Université de Sienne et en collaboration et avec le soutien du Centre d'Études Supérieures de la Renaissance de Tours, l'équipe « Recherches sur la pluralité esthétique » de l'Université de Paris 8 et de la Société des Études italiennes.

Ce colloque voudrait explorer la nature du lien qui relie les biographies de philosophes à leurs œuvres. Réciproquement, il voudrait dans les écrits des philosophes explicitant la spécificité de la vie philosophique faire la part du contingent, ou au contraire d'une idéalisation complaisante. Il voudrait faire jouer cette dialectique.

Si la philosophie est la recherche d'une sagesse, elle ne peut être indifférente à ses modes, c'est-à-dire à la diversité de ses incarnations possibles. Tel sera le premier axe du colloque. Pour pouvoir être dite « philosophique », une vie doit être active, ou contemplative, ou studieuse, en accord quoi qu'il en soit avec des catégories effectivement philosophiques. Si la vie des philosophes est racontée, c'est dans ce souci de l'adéquation (entre la doctrine et la vie censée l'illustrer, comme dans les récits et anecdotes de Diogène

Laërce). C'est aussi que la philosophie est un art de vivre — de vivre sagement — et qu'on la penserait lettre morte si elle ne se signalait dans chacun des gestes, des discours, fussent-ils les derniers, de grands philosophes. L'exercice suppose enfin la conviction que la sagesse est une — comme la Vérité — et qu'une vie bien conduite, puis une *Vie* bien racontée, peut donner les moyens à qui l'entendrait de s'en approcher.

Le colloque ne manquera pas d'interroger également — ce sera son second axe — ni la nature du lien philosophique entre la vie et l'œuvre d'un philosophe, ni les expériences narratives diverses auxquelles cette relation a pu donner lieu : biographies reconstituées ; romans plus ou moins policiers, plus ou moins historiques ; anecdotes plus ou moins fictives ; sans parler de tentatives diverses d'autobiographies philosophiques ; etc.

La philosophie est intéressée, quoique différemment, à ces deux types de textes. Au premier, parce que la sagesse en est le thème ; au second parce que la narration, et ce qui va avec, en est le mode. Au fond, c'est à cette vieille question philosophique que cherchera à réfléchir notre colloque : celle de la sagesse des récits de vie.

Jeudi 26 mai

Matin :

La vie des philosophes : sources antiques et figures médiévales

- 10 h : Accueil par Marie-Luce Demonet (directrice du CESR) et les organisateurs du colloque
- 10h30 : Romano Romani (Université de Sienne) : *L'anomalie de la philosophie*
- 11h : Richard Goulet (CNRS Paris) : *Les vies de philosophes de l'Antiquité tardive*

Débat et pause

- 12h15 : Christian Trottmann (CIPh, CESR Tours) : *Vie philosophique et Écritures : quelques figures du haut Moyen Age*

Après-midi :

Quelle vie ? Poètes et biographes au tournant du Moyen Age et de la Renaissance

- 14h30 : Thomas Ricklin (Université de Munich) : *Les vitae philosophorum au Moyen Age*
- 15h : Delphine Carron (Université de Neuchâtel) : *L'élaboration médiévale de la figure de Caton philosophe*
- 15h30 : Pierre Drogi (CIPh) : *Gauvain, apprenti-philosophe ou la chevalerie à l'épreuve de la lecture*

Débat et pause

- 16h30 : Christophe Carraud (Paris) : *La notion de vie chez Pétrarque*
- 17h : Frank La Brasca (CESR Tours) : *Les biographies de Dante, Pétrarque, Boccace, Socrate et Sénèque de Giannozzo Manetti*

Vendredi 27 mai

Matin :

Renaissance européenne et émergence de la condition du philosophe moderne

- 9h30 : Fabbio Frosini (Université d'Urbino) : *La vita filosofica e lo statuto della filosofia in Giovanni Pico*
- 10h : Dominique de Courcelles (CIPh, CNRS Lyon) : *Don Quichotte : une vie philosophique*

Débat et pause

- 11h : Edouard Mehl (Université Marc Bloch, Strasbourg) : *Descartes en personne : la philosophie sans masque*
- 11h30 : Adrien Klajnman (ENS Lyon) : *Vie éthique et expérience d'entrée en philosophie d'après les biographies de Spinoza*
- 12h : Antonio Prete (Université de Sienne) : *Filosofia e vita, poesia e vita : corrispondenze, miraggi*

Après-midi :

Vie active et vie contemplative : une préoccupation de philosophes

- 14h30 : Bruno Clément (CIPh) : *Emmanuel Kant est-il mort comme il a vécu ? A-t-il vécu comme il a pensé ?*
 - 15h : Rino Genovese (École Normale de Pise) : *Teoria e negazione della vita : il caso Schopenhauer*
 - 15h30 : Anca Vasiliu (CNRS Villejuif) : *Scrima : vie philosophique et biographie du moine pèlerin*
- Débat et pause
- 16h30 : Corinne Enaudeau (CIPh) : *Arendt : la puissance des contraires*
 - 17h : Antonella Moscati (Université de Sienne) : *Vita stessa, forma di vita, una vita*

Samedi 28 mai

Matin :

Vies de philosophes contemporains et sujet de l'écriture

- 9h30 : Véronique Fabbri (CIPh) : *Configurer l'expérience : s'écrire Benjamin*
 - 10h : Brian McGuinness (Université de Sienne) : *Vivre sa vie. Le cas Wittgenstein*
 - 10h30 : Antonia Soulez (Université de Paris 8) : *Pour une écriture de soi en régime d'a-subjectivité*
- Débat et pause
- 11h30 : Davide Sparti (Université de Sienne) : *L'identità quale opera d'arte. Come va intesa l'etica dell'esistenza di Foucault ?*
 - 12h : Clemens-Carl Härle (Université de Sienne) : *Une vie, ou comment devenir imperceptible ?*

Jeunesse, amitiés et problématiques de Leo Strauss

Ven 3 juin (18h-20h30)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sam 4 juin (10h-18h)

Grande salle, Maison Heinrich Heine, Fondation de l'Allemagne, 27 C bd Jourdan, 75014 Paris

Sous la responsabilité d'Abraham ANDERSON

avec la collaboration de Corine PELLUCHON

Colloque organisé avec le soutien de la Maison Heinrich Heine

Rendu perplexe par la réconciliation entre judaïsme et modernité tentée par Mendelssohn et conscient que Spinoza était un obstacle au retour à l'orthodoxie, Leo Strauss a étudié la philosophie juive et arabe du Moyen Âge et a approfondi la notion de Loi qui est le trait spécifique de ces Lumières prémodernes.

L'œuvre de Leo Strauss comporte une vision critique de la politique et de la philosophie modernes, mais sa carrière intellectuelle est marquée par ses rencontres avec les penseurs les plus radicaux de la modernité comme Kojève, qui est son ami intime, et il n'a eu de cesse de correspondre avec les philosophes juifs de sa génération, notamment avec Loewith et Scholem. Enfin, il élabore sa pensée en se confrontant constamment à Nietzsche et à Heidegger. Le but du colloque sera d'étudier la pensée de Strauss afin de prendre en compte son ouverture à des penseurs de tendance politique et philosophique très différente de la sienne.

Vendredi 3 juin

- 18h : Heinz Wissmann (directeur d'études à l'EHESS, directeur de la coll. *Passages*, edit. du Cerf) : *La thèse de Strauss sur Jacobi et la rupture avec le néokantisme (de Cassirer)*
- 18h40 : discussion avec le public
- 19h : Corine Pelluchon (agrégée de philosophie, docteur en philosophie, auteur de *Leo Strauss : une autre raison, d'autres Lumières*, Vrin 2005) : *Les Lumières straussiennes ? Quelques bonnes raisons pour lire L. Strauss aujourd'hui*
- 19h40 : discussion avec le public

Samedi 4 juin

- 10h : Philippe Raynaud (professeur de science politique à l'Université de Paris 2/Panthéon-Assas) : *Leo Strauss, Max Weber et la querelle des valeurs*
- 10h40 : discussion avec le public
- 11h : David Janssens (maître de conférences en philosophie du droit, Université de Tilburg, Pays-Bas) : *Amicus Plato : la correspondance entre Jacob Klein et Leo Strauss*
- 11h40-12h : discussion avec le public

- 14h15 : Abraham Anderson (St. John's College, Santa Fe) : *Franz Rosenzweig, L'Étoile de la Rédemption, et le jeune Strauss*
- 14h55 : discussion avec le public
- 15h15 : Sylvie Courtine-Denamy (docteur en philosophie, traductrice, auteur de plusieurs articles et ouvrages sur H. Arendt) : *Leo Strauss et Hannah Arendt*
- 16h : discussion avec le public
- 16h40 : table ronde des conférenciers

JOURNÉES D'ÉTUDE

Les dispositifs musicaux et leurs dispositifs architecturaux aujourd'hui : l'espace, nouveau matériau musical

Mer 18 mai (10h-13h/14h30-18h)

Grande salle, Maison Heinrich Heine, Fondation de l'Allemagne, 27 C bd Jourdan, 75014 Paris

Sous la responsabilité de Jehanne DAUTREY.

Journée d'étude organisée en collaboration avec l'École d'architecture de Paris-Malaquais.

On se propose d'organiser une journée d'étude autour de la notion de dispositif musical en analysant la façon dont la musique contemporaine pense ses propres dispositifs musicaux et architecturaux. Michel Foucault a élaboré le concept de dispositif pour rendre compte d'un processus d'individuation qui lie le regard et la vision, le regardé et le regardant. Il a construit à partir de là la possibilité de dégager des dispositifs de visibilité singuliers, transversaux à la peinture et aux différents savoirs scientifiques. Avec des travaux comme ceux de Louis Marin, Hubert Damisch ou Daniel Arasse, la réflexion sur l'esthétique s'est emparée de ce problème pour produire de nouvelles analyses se posant la question d'une topologie picturale : espace du tableau ouvert sur un dehors, lié à la production d'un regard. Comment la musique est-elle traversée par ce problème ? Peut-on dire que, de même que le tableau construit un regard, elle construit une écoute ? En tant que dispositifs, les spectacles ont une spatialité propre dont il nous appartient de dégager les caractéristiques théoriques et les concepts opératoires. Par ailleurs, ces dispositifs musicaux se logent dans des espaces architecturaux selon un rapport qui peut prendre la forme d'une confrontation : telle la salle à l'italienne dont le point de vue unique et frontal est à la fois anachronique et attendu par le spectateur. Ainsi, les textures musicales complexes de G. Aperghis donnent lieu à une mise en scène juxtaposant des éléments hétérogènes (texte, musique, images...) dont aucune hiérarchie catégorielle ne prédétermine le mode de composition.

On citera aussi les tentatives d'éclatement de la scène chez Stockhausen, Boulez et Berio qui induisent un nouveau rapport de la musique au lieu musical, rapport que les installations sonores de C. Le Prado, N. Frize poussent à leur extrême. Qu'en est-il des dispositifs architecturaux requis par ces installations ? Est-il encore possible de concevoir des dispositifs architecturaux qui les englobent alors même qu'ils se situent dans un rapport d'extériorité à ces espaces ? Qu'en est-il alors de la fonction du dispositif comme condition d'une écoute mentale ?

Le premier volet de cette journée sera consacré aux dispositifs inhérents aux œuvres musicales, une large place étant accordée aux compositeurs présents amenés à présenter leurs propres dispositifs. On se demandera comment construire le concept d'un dispositif musical contemporain relativement au dispositif classique. Le second volet de cette journée sera consacré à la recherche de nouveaux dispositifs spatiaux par les architectes en partant de l'exemple offert par la collaboration de L. Berio et de Renzo Piano ; on cherchera à dégager sur quelles formes esthétiques implicites ils s'appuient et comment ils tentent de donner une visibilité à la complexité des nouveaux dispositifs d'écoute.

Intervenants :

Jehanne Dautrey (philosophe, CIPh), Jean Attali (philosophe, École d'architecture de Paris-Malaquais), Alexis Meier (architecte, École d'architecture de Paris-Malaquais), Étienne Feher (diplômé de l'École d'architecture de Paris-Malaquais) (sous réserve), Jac Fol (philosophe, École d'architecture de Paris-Malaquais), Cécile Le Prado (compositrice, enseignante au CNAM), Marco Stroppa (compositeur, chercheur, professeur à la Hochschule für Musik und Darstellende Kunst, Stuttgart), Ricardo Mandolini (compositeur, Lille 3)

Peut-on traduire la laïcité ?

Mer 25 mai (9h30-18h)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de François ROUSSEL.

Les récents débats en France autour de « l'application du principe de laïcité dans la République » ne se sont « traduits » que dans une dimension répressive d'autorité *symbolique* de l'institution scolaire, autrement dit l'interdiction pour les élèves de signes distinctifs manifestant expressément une appartenance confessionnelle. Quelles que soient les prises de positions divergentes sur ce point particulier, il ne semble pas que cette « traduction » législative permette de redéfinir les conditions minimales d'une véritable exigence *d'émancipation* qui est pourtant la justification fondamentale et fondatrice de la laïcité. Cette exigence, dans sa dimension proprement théorique, pose donc la question de la signification *actuelle* de l'idée de laïcité et oblige à en réexaminer les « principes » supposés, les origines diverses et l'histoire récente, notamment en Europe. De manière plus spécifique, elle pose la question de savoir comment l'institution enseignante peut affronter certaines des grandes lignes de conflit du monde contemporain, et quel rôle elle peut y jouer ? Quelle est notamment la puissance propre d'un savoir transmis comme « vérité d'institution », si l'on reconnaît l'utilité, voire la nécessité d'un enseignement du « fait religieux » à l'école ? Quelle est véritablement la légitimation de cet espace institutionnel singulier qui n'est ni « public », ni « privé », mais construit un « entre-deux » nécessairement affronté à des tensions structurelles ?

L'une des prétentions majeures de la laïcité est de faire en sorte que ces tensions structurelles soient *contenues*, à tous les sens du terme, dans l'exigence de neutralité, c'est-à-dire dans la *neutralisation* de certains signes identitaires. Mais quel est le sens, et quel est le prix, de cette *neutralisation* ? Est-elle structurellement liée à la question de l'égalité, notamment de l'égalité des sexes aujourd'hui mise en avant comme l'un des principes fondateurs de la laïcité, alors même que l'histoire montre la non-coïncidence des deux ? Il ne s'agira donc pas dans cette journée d'étude de reconduire une question d'apparence simplement factuelle : quelles sont les difficultés *pragmatiques* d'une traduction effective de « la » laïcité dans des règles et des pratiques institutionnelles ? L'hypothèse de départ est bien plutôt de faire jouer les différents registres de la question même de la *traduction* : quelles questions principielles pose la traduction effective de ce « principe » de laïcité qui, précisément, n'en est pas un ? Et pour donner toute son amplitude à cette interrogation : la singularité indéniable de la construction institutionnelle de la laïcité peut-elle trouver des éléments de traduction, des *équivalences*, dans d'autres configurations politiques auxquelles il est convenu le plus souvent de l'opposer : non seulement les régimes théocratiques refusant toute distinction de principe entre religions et institutions politiques, mais aussi les formes institutionnelles de la « tolérance » réciproque entre appartenances confessionnelles ? La distinction, voire l'alternative devenue classique entre un « modèle » de laïcité et un « modèle » de tolérance est alors à questionner plus attentivement, et en un sens à défaire, sans nier la différence des solutions institutionnelles trouvées par divers pays, en Europe et ailleurs,

pour affronter la question, toujours et plus que jamais ouverte — y compris dans sa formulation même — de la coexistence entre « pouvoirs temporels » et « pouvoirs spirituels ».

Intervenants : Étienne Balibar, Esther Benbassa, Fethi Benslama (sous réserve), Jacqueline Costa-Lascoux, Denis Lacorne (sous réserve), Françoise Lorcerie, Joël Roman, François Roussel.

(l'organisation détaillée de la journée sera précisée sur le site du Collège)

Vie active et vie contemplative au Moyen Age. Sources, modèles et théories

| **Ven 17 juin** (9h-19h)

| École Française de Rome, Piazza Navona 62, 00186 Rome (Italie)

Sous la responsabilité de Christian TROTTMANN.

Journée d'étude organisée dans le cadre de la convention avec l'École Française de Rome, en lien avec l'Université de Rome, la Sapienza.

L'opposition entre vie active et vie contemplative joue un rôle de premier plan dans la pensée morale et politique de Platon à Hannah Arendt. Or le moment historique auquel cette problématique a connu le plus d'importance est la période médiévale et renaissante.

Le lien des deux conceptions de la perfection de l'homme dans la béatitude spirituelle ou temporelle avec les théories du pouvoir papal et impérial a déjà été montré pour des auteurs comme Dante ou Marsile de Padoue. Mais cette problématique de la vie active/contemplative ne croise pas seulement les controverses du Moyen Age tardif, elle remonte au tout début de cette période, voire à l'époque patristique. Il faudra en particulier évaluer l'influence de Philon d'Alexandrie ou de Maxime le Confesseur. La répartition des rôles entre actifs et contemplatifs n'est-elle pas au cœur de l'organisation institutionnelle des ordres monastiques, voire de la société du Haut Moyen Age ? Dès le XIII^e siècle, la redécouverte d'Aristote réactive la problématique. S'il est une béatitude contemplative du philosophe, comment se situe-t-elle par rapport à la parfaite béatitude dont jouissent au ciel les bienheureux ? Passant ensuite au cœur de l'Italie du Quattrocento dans le domaine de la pensée politique, la question des genres de vie retrouve une acuité nouvelle dans la *Disputa delle arti*.

Ces quelques linéaments dans l'histoire intellectuelle appellent de nouvelles interrogations. Quelle est la spécificité de la réflexion médiévale sur les différents modes de vie ? Comment la répartition des rôles entre actifs et contemplatifs vient-elle structurer la société médiévale ? Quelles représentations artistiques en a-t-elle proposé ?... Cette journée d'étude s'en tiendra en particulier à l'exploration des sources, des modèles et des théories.

Matin : Sources tardo-antiques et patristiques

Accueil de Michel Gras (directeur) et de Marilyn Nicoud (directrice de la section médiévale) de l'École Française de Rome

Introduction de Christian Trottmann (CIPh et CNRS Tours)

- Francesca Calabi (Université de Pavie) : *La vita contemplativa in Filone di Alessandria*

- Francis Gautier (EPHE, 5^e section) : *L'idéal philosophique mixte de Grégoire de Nazianze : une synthèse problématique entre vie contemplative et vie active*

- Anca Vasiliù (CNRS Paris) : *Icône, contemplation et vie active*
- Giles Constable (Princeton-Cluny) : *Marthe et Marie, Rachel et Léa chez Grégoire, Bède, Isidore...*

Après-midi : Modèles des deux genres de vie

- Théo Kobush (Université de Bochum) : « Vera philosophia », *Les livres de Salomon et les parties de la philosophie d'Origène au XIIe siècle*
- Patrice Sicard (CNRS, IRHT, Paris) : *Vita activa, vita contemplativa, num tertium quid ? Les genres de vie dans la pensée victorine au XIIe siècle*
- Pasquale Porro (Université de Bari) : *Marthe préférée à Marie : D'Henri de Gand à Eckhart*
- Christian Trottmann : *Vie active et vie contemplative dans le commentaire de Benoît XII sur l'Évangile de Matthieu*

Les Samedis

Débats autour d'un livre

La Pauvreté (Die Armut) de Martin Heidegger

Éditions Presses Universitaires de Strasbourg, 2004

Sam 12 fév (9h30-12h30)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de Joseph Cohen.

Intervenants : Joseph Cohen, Marc Crépon, Philippe Lacoue-Labarthe, Ana Samardijza, Bruno Tackels

Maine de Biran. L'Individualité persévérante de Anne Devarieux

Éditions Jérôme Millon, coll. Krisis, 2004

Sam 19 mars (9h30-12h30)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité d'Eric Hamraoui.

Intervenants : Bruce Bégout, Christophe Dejours, Anne Devarieux, Éric Hamraoui, Frédéric Worms

Religions et lien social de Laënnec Hurbon

Les Éditions du Cerf, 2004

Sam 2 avr (9h30-12h30)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de Rada Ivekovic.

Intervenants : Marcel Dorigny, Laënnec Hurbon, Rada Ivekovic, Yvon Le Bot, Jean-Louis Schlegel

Pour en finir avec la généalogie de François Noudelmann

Éditions Léo Scheer, coll. Non et non, 2004

| **Sam 9 avr** (9h30-12h30)

| Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de Bruno Clément.

Intervenants : Bruno Clément, Evelyne Grossman, Françoise Héritier, François Noudelmann, Jean-Michel Rey

L'Expérience de l'injustice de Emmanuel Renault

Éditions La Découverte, 2004

| **Sam 16 avr** (9h30-12h30)

| Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de Bertrand Ogilvie.

Intervenants : Yves Duroux, Christian Lazzeri, Frédéric Neyrat, Bertrand Ogilvie, Emmanuel Renault

Michel Foucault. L'inquiétude de l'histoire de Matthieu Potte-Bonneville

Éditions Presses Universitaires de France, 2004

| **Sam 14 mai** (9h30-12h30)

| Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de François Roussel.

Intervenants : Bertrand Ogilvie, Matthieu Potte-Bonneville, Judith Revel (sous réserve), François Roussel, Pierre Zaoui

A Critique of Postcolonial Reason. Towards a History of the Vanishing Present de Gayatri Chakravorty Spivak

Éditions Harvard University Press, 1999

Sam 21 mai (9h30-12h30)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de Rada Ivekovic.

Samedi du livre organisé avec le soutien du Programme de coopération franco-indien de la MSH.

Intervenants : Étienne Balibar, Antonia Birnbaum, Rada Ivekovic, Roland Lardinois, Gayatri Chakravorty Spivak

Vocabulaire européen des philosophies de Barbara Cassin

Éditions du Seuil / Dictionnaires Le Robert, 2004

Sam 28 mai (9h30-17h)

Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de Bruno Clément.

Intervenants : Marc Ballanfat, Luc Brisson, Barbara Cassin, Bruno Clément, Michel Deguy, Gert Schroder

Le Complément du sujet de Vincent Descombes

Éditions Gallimard Nrf Essais, 2004

Sam 11 juin (9h30-12h30)

Amphi Poincaré, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de Pascale Gillot.

Intervenants : Étienne Balibar, Vincent Descombes, Pascale Gillot, Bertrand Ogilvie, Marc Pavlopoulos

Communitas. Origine et destin de la communauté de Roberto Esposito

Immunitas, Protezione et negazione della vita de Roberto Esposito

Éditions Presses Universitaires de France, 2000

Éditions Einaudi, Milano, 2002

Sam 18 juin (9h30-12h30)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de Rada Ivekovic.

Intervenants : Roberto Esposito, Rada Ivekovic, Boyan Manchev, Frédéric Neyrat, Bertrand Ogilvie

Le Pouvoir des mots. Politique du performatif de Judith Butler

Éditions Amsterdam, 2004

Sam 25 juin (9h30-12h30)

Amphi Stourdzé, Carré des Sciences, 1 rue Descartes, 75005 Paris

Sous la responsabilité de François Rousset.

Intervenants : Didier Eribon (sous réserve), Michel Feher, Paola Marrati, Charlotte Nordmann (traductrice), Jérôme Vidal (éditeur), François Rousset

Index des responsables

A

AGAMBEN Giorgio	3
AGOPIAN Annie	6
ALAC Patrick	6
ANDERSON Abraham	46

B

BALLANFAT Marc	22
BASTERRA Gabriela	7
BERKMAN Gisèle	8
BERTHIER Patrick	32
BIDIMA Jean-Godefroy	20
BONARDEL Françoise	44
BOSSELET Sylvain	32
BOUDINET Gilles	32
BRAS Gérard	6, 27

C

CHARDEL Pierre-Antoine	40
CIXOUS Hélène	8
CLÉMENT Bruno	45
CLÉMENT Bruno	9, 51, 52
COELEN Marcus	10
COHEN Joseph	22, 51
COURCELLES Dominique de	11

D

DARBO-PESCHANSKI Catherine	40
DAUTREY Jehanne	12, 48
DEPRAZ Natalie	44
DJENAB Bahram	36
DOMMANGE Thomas	12
DROGI Pierre	13
DUFOUR Dany-Robert	32
DURAFOUR Jean-Michel	27

E

ENAUDEAU Corinne 23, 43

F

FABBRI Véronique 14

G

GILLOT Pascale 23, 53

GOLDSCHMIDT Georges-Arthur 15

GONTIER Thierry 24

GOUDET Stéphane 6

GROSSMAN Evelyne 15

GUICHET Jean-Luc 36

GUILLEMARRE Stéphane 27

H

HAMRAOUI Éric 37, 51

HATZFELD Marjolaine 33

I

IBRAHIM Annie 38

IVEKOVIC Rada 28, 51, 52, 53

L

LAMBOTTE Marie-Claude 33

LORAUX Patrice 15, 43

M

MALON Claude 27

MARRATI Paola 16

MATHIAS Paul 20

MÉCHOULAN Éric 21

MESSINA Aïcha Liviana 25

MIDAL Fabrice 44

MOSER Manfred 3

N

NEGRI Antonio 30

NEYRAT Frédéric 30

NORDMANN Jean-François 16, 17

O

OGILVIE Bertrand 27, 52

P

PIETTRE Bernard 17

R

RICHTER Alexandra 6

ROQUE Tatiana 39

ROUBAUD Jacques 4

ROUSSEL François 48, 52, 53

S

SCHAER Roland 4

SIMAY Philippe 41

T

TROTTMANN Christian 25, 45, 49

V

VAUDAY Patrick 18

W

WRIGHT Stephen 12

Z

